

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

MONSIEUR MOI ⁽¹⁾

Par SALVATORE FARINA

IX

DEUS EX MACHINA

(Extrait du carnet de Marcantonio.)

(Suite et fin.)

— Quand Serafina eut besoin de recevoir de son père quelque consolation, je fis arriver jusqu'à elle des marques de votre souvenir.

— Je le sais, balbutie Marcantonio.

— Mais rien ne suffisait. Vous connaissez Serafina : elle s'était mis en tête qu'elle ne pouvait être heureuse sans les caresses de son père, et je comprenais fort bien que je ne pouvais lui en fournir quelque ombre qu'en résidant à l'étranger. Voilà pourquoi j'acceptais toujours des engagements hors d'Italie.

Marcantonio comprend tout à coup. C'est le signal de la dernière bataille dans le cœur de Marcantonio, heureux malgré lui ; après un silence dont Faustina profite pour tirer la montre du gousset de son grand père et l'approcher de son oreille, Marcantonio, qui cherche à cacher une larme en baissant sa tête sur la

(1) Du *Correspondant*.

chevelure bouclée de Faustina, tend la main à son gendre. Iginio Curti serre la main de son beau-père et continue ainsi :

— Un jour, je me dis qu'il était temps de frapper un grand coup ; mon père était mort en me laissant une honnête aisance ; il me restait peu de voix et encore moins d'envie de chanter. Je dis à ma femme : « Allons nous établir à Milan. J'y donnerai des leçons de chant. Notre fils (j'étais certain d'avance que ce serait un garçon) notre fils sera Milanais et se nommera Marcantonio. Mais promets moi que tu ne feras aucune tentative pour te reconcilier avec ton père si je ne te le conseille, ou si ton père ne prend pas l'initiative du pardon. » Serafina promet et nous vinmes à Milan. Dès le premier jour, j'eus le plaisir de vous voir sortir de chez vous, et de m'informer de vos habitudes. Le lendemain, Anna Maria venait saluer son ancienne maîtresse.

— Anna Maria ?

— Oui ; elle a été un instrument innocent de tout ceci ; mais elle ne sait presque rien ; elle comprend seulement que son maître et sa jeune maîtresse ont à faire la paix, et qu'il faut beaucoup de prudence pour ne pas gâter les choses. Il y a peu de jours, jeudi dernier, je crois, Anna Maria est venue me conter sa mission au *Secolo*. J'étais très curieux de savoir ce que pouvait être cette réclame dont les employés du journal avaient ri ; mais je ne pouvais pas gâter Anna Maria, dont les qualités sont précieuses, en la questionnant...

— Grand-père, dit Faustina, en profitant du premier moment de silence, est-ce que tu m'achèteras vraiment la poupée que tu m'as promise ?

— Oui, ma fillette.

— Une poupée aussi grande que l'autre ?...

Sur ce chapitre intéressant, Faustina aurait beaucoup de choses à dire ; mais on ne l'écoute pas, et elle est obligée de se contenter d'une caresse de son grand-père et du tic-tac de la montre à son oreille.

— Il s'agissait, dit Iginio, de deviner votre réclame perdue dans la quatrième page du *Secolo*. Ce n'était pas difficile ; je savais que l'annonce était brève, puisqu'elle vous coûtait peu d'argent, et je connaissais aussi ses jours d'insertion. Je commençais à prendre note des annonces qui se faisaient le vendredi et le samedi, et en les confrontant avec le numéro du dimanche, je ne trouvai dans celui-ci que quatre nouveaux avis : un moyen sûr de gagner à la loterie, la mise en vente d'une villa à Brienza, avec vingt perches de terrains et au prix modéré de 60,000 francs,

le troisième avis annonçait une liquidation d'un lot de bouteilles de France ; le quatrième était le vôtre...

— Mon autre poupée, dit l'enfant, a perdu un bras et ne parle plus ; mais je l'aime bien tout de même.

— J'ai besoin de toute votre indulgence, poursuit Iginio Curti en baissant la voix. Ma première idée fut de vous faire lire une à une toutes les lettres de votre fille en les adressant à *M. Moi* ; mais ce projet me parut trop audacieux ; je craignis les conséquences de votre colère. Il fallait procéder autrement, vous présenter votre fille d'une façon mystérieuse en excitant, non pas votre colère, mais votre curiosité, et peut-être votre cœur. Je recourus à Mme Camilla. Vous l'avez vue ? elle n'est pas belle, mais elle se figure pouvoir conquérir un second mari ; il y a longtemps qu'elle le cherche et elle ne désespère pas de le trouver. Je lui montrai l'article du journal et lui mis en tête de tenter l'aventure. Mme Camilla me pria d'écrire moi-même ; elle est Russe et connaît imparfaitement notre orthographe et notre syntaxe. Je chargeai à mon tour Serafina de me suppléer. J'avais confiance dans ma petite intrigue ; je pensais que la seule vue de l'écriture de votre fille dégèlerait votre cœur ; mais je ne devinais pas que, malgré le nom de Camilla, vous vous figureriez que le bouffe Curti s'était déchaussé pour la dernière fois et que votre fille était veuve pour tout de bon. Après avoir fini par me convaincre de votre persuasion sur ce point, je dis à Serafina : « Ton père te demande ; va le trouver, parle-lui de notre passé, de nos enfants ; ne lui dis rien de moi s'il ne te questionne pas. Souviens-toi que, par un concours singulier de circonstances, il me croit mort. Si tu trouves convenable de le tirer d'erreur, fais-le ; sinon, tais-toi, nous avons le temps. Obtiens ton pardon et reviens. » Elle m'a obéi.

— Serafina est revenue ? balbutie le pauvre père qui comprend tout désormais.

— Peut-être. Voulez-vous que j'aille m'en assurer ?

Marcantonio saisit le sens de cette demande et lutte encore un moment pour rompre les dernières entraves du dépit et de l'amour-propre.

— Tout est prêt pour notre prompt départ de Milan, si vous l'exigez, dit le bouffe Curti dont la voix vibre d'émotion pour la première fois. Si vous nous l'ordonnez, nous partirons dès demain.

— Serafina ne sait vraiment rien ? demande Marcantonio, le front baissé.

— Rien du tout.

— Et Mme Camilla ?

— Attend M. *Moi* qui ne viendra pas.

Le professeur relève la tête ; un sourire se joue sur les lèvres de son gendre, mais c'est un sourire mélancolique sans rien d'offensant.

— Voulez vous que j'aille voir si Serafina est rentrée ? dit Iginio Curti.

— Mais tutoie-moi donc encore, répond le professeur sans le regarder, et tout en donnant de petits baisers à Faustina, qui est très occupée à ouvrir, à fermer un médaillon pendu à sa chaîne de montre.

Iginio disparaît : Marcantonio, resté seul, dit à l'enfant :

— Faustina, laisse-là ce médaillon et regarde-moi bien en face. Qui suis-je ?

— Ah ! par exemple ! tu ne sais pas qui tu es ? Tu es grand-père !

Faustina prend une mine grave et veut descendre des genoux de Marcantonio, qui la retient.

— Attends, lui dit-elle ; laisse-moi aller.

Le grand-père lui rend sa liberté. L'enfant va prendre sur le guéridon le gros album de photographies et revient chargée de ce poids sous lequel elle fléchit.

— Regarde, dit-elle en ouvrant l'album sur les genoux de Marcantonio, connais-tu celui-là ? C'est père dans son costume de *don Pasquale*. Attends, en voici un plus beau ; regarde ce prêtre, c'est *don Basilio*, mais c'est papa. Voici petite mère, et puis te voici, toi. Dis un peu si ce n'est pas vrai ? Attends... je veux te montrer...

— Faustina, dis-moi la vérité, est-ce que tu aimes ton grand-père ?

— Comment donc ! répond l'enfant qui suit son idée ; mais attends, je veux te faire voir...

— Et comme quoi l'aimes-tu ?

— Grand comme un monde.

Cela ne suffit pas à Marcantonio, et Faustina amplifie ainsi : « Grand comme beaucoup de maisons, beaucoup de mondes, beaucoup d'étoiles, et encore d'autres et encore d'autres. » Jusqu'à ce que le grand-père ambitieux se déclare satisfait ; mais il demande encore :

— Et comment as-tu fait pour aimer le grand-père que tu ne connaissais pas et qui était si loin ?

— Je ne sais pas comment j'ai fait. On m'a dit qu'il fallait l'aimer, et je l'ai aimé.

— Qui te recommandait cela ?

— Papa et maman. Chaque soir avant de me mettre au lit, maman me faisait dire au bon Dieu : « Donnez votre bénédiction à papa, à maman et au grand-père- » Est-ce qu'il te l'a donnée sa bénédiction, le bon Dieu ?

— Oui, ma chérie, il me l'a accordée. Ainsi c'est pour obéir à tes parents que tu as aimé ton grand-père ?... pour cela seulement !

— Et aussi parce qu'il m'envoyait de belles poupées et des bonbons ; mais laisse-moi faire. Je veux te montrer mes frères. Est-ce que tu sais que j'ai deux frères ?

— Deux ?

— Oui, mais un est mort, le pauvre petit ! dit Faustina sans ombre de tristesse. Le voici, regarde-le, il s'appelait Marcantonio comme toi. N'est-ce pas qu'il était beau ?

— S'il était beau ! s'il était beau !

— N'est-il pas vrai qu'il n'aurait pas dû mourir ? Mais il est allé au Paradis... Celui-ci, continue Faustina sans s'apercevoir que l'aïeul a ses yeux pleins de larmes, celui-ci est mon second frère. Il est petit, petit, petit ! Lui aussi s'appelle Marcantonio. Mais si tu voyais comme il est petit, oh ! comme mon bras. Mais il est fort. Papa dit qu'il est très fort. On n'a qu'à lui mettre un doigt dans la main pour voir comme il le serre !

Marcantonio regarde d'un œil voilé par des larmes ces deux portraits d'êtres jusque-là inconnus et pourtant si chers ; une larme tombe sur l'album, et un petit doigt rose l'efface.

— Qu'est-ce donc ? demande Faustina.

Le grand-père a fermé les yeux et pleure. Iginio et Serafina, qui entrent au salon en se tenant enlacés, font signe à leur fille de ne pas bouger. Faustina se tait : seulement elle essuie avec son doigt toutes les larmes qui tombent sur l'album. Le grand-père, qui a entendu du bruit, appelle sans se lever, sans même ouvrir les yeux :

— Serafina ! Iginio !

Et l'enfant répète inutilement : « Qu'y a-t-il ? »

X

LA DERNIÈRE IDÉE DE MONSIEUR *Moi*.

Ce matin Marcantonio s'éveille dans son nouveau lit, poursuivi par une idée cruelle qui lui venue en songe. « Tu es un

égoïste, se dit-il à lui-même. Tu as vu ici le bonheur et tu t'en es emparé. Restitue ce qui ne t'appartient pas, Marcantonio, retourne à ta maison mélancolique, où ont souffert les personnes qui t'ont aimé, retourne à tes lycées et va conter à quatre bambins, qui ne t'écouteront pas, la légende de l'Être et de ses créatures. Pour mieux goûter la douceur de ces affections nouvelles qui ont pénétré par un coup de foudre dans ton vieux cœur sceptique, toi, par finesse, tu es tombé malade ; mais aujourd'hui, tu vas mieux, mon cher professeur. Hâte-toi de guérir et va-t'en. Va-t'en, ce lit n'est pas le tien, ni cette maison la tienne. Les sourires qui te saluent chaque matin ne t'appartiennent pas davantage.»

Marcantonio se tâte le pouls et le front : « Tu n'as plus l'ombre de cette fièvre rhumatismale qui t'a contraint à accepter l'hospitalité chez ta fille. Fais-toi justice à toi-même ; lève-toi et va-t'en sans bruit, afin de ne pas réveiller tes enfants. Quand ton gendre ce gros endormi qui t'a conservé le cœur de ta fille et t'a fait aïeul deux fois, pour qu'ils soient trois à t'aimer, ce gendre niais qui t'a paré d'un mérite que tu n'avais pas, et qui t'a épargné le ridicule en guise de vengeance contre tes mépris, et qui te prie maintenant à mains jointes de l'honorer en acceptant son hospitalité, ce gendre hébété qui veut t'arracher à la métaphysique pour que tu puisses te reposer dans ta famille selon les droits de ton âge..... Quand ce gendre invraisemblable trouvera le lit vide et le malade disparu, il courra te chercher dans ta vieille maison mais tu lui diras alors que tu veux faire pénitence de ton égoïsme passé.»

Marcantonio essaie de se dresser sur les coudes, puis il met les paumes de ses mains sur son oreiller et il essaie de se soulever. Oh ! quelle joie ! il lui semble que les murs de la chambre ondulent, que la commode, l'armoire et le plancher se meuvent. Oh ! quelle joie ! Marcantonio est encore trop faible pour s'en aller.

C'est là son excuse... Peut-être n'a-t-il jamais manqué de sentiments généreux ; peut-être que son cœur n'a jamais été foncièrement égoïste ; mais il n'avait pas eu l'occasion de croire à la générosité d'autrui, et il avait été moins bien disposé à aimer son prochain après l'avoir accusé d'égoïsme. Ou, peut-être, n'avait-il pas eu la force d'étouffer son propre égoïsme, et voilà le motif de sa rancune contre le monde entier. Il aime la générosité, et s'est montré avare : il aime la grandeur, et s'est fait mesquin et sceptique.

« Oui, Marcantonio, c'est le scepticisme du diable qui est composé de plusieurs qualités tournées à mal. Comme tant d'autres,

tu avais fermé ton cœur, non par crainte de le voir blessé par les laides choses de ce monde, mais parce qu'il te plaisait de ne pas croire aux vertus que tu ne pratiquais pas. C'est là une forme de l'égoïsme; mais console-toi, c'est la plus commune et la moins mauvaise, et on en guérit grâce à l'affection.»

Le convalescent sourit à la santé qu'il sent revenir à lui, et sa tête fatiguée s'abandonne sur l'oreiller.

— Professeur ! lui dit une voix qui ne le met plus en colère, comment te sens tu ?

— Mieux, beaucoup mieux... Et vous autres ? Que fait Faustina ?

— Faustina et sa mère dorment. Anna Maria était fatiguée, et pour l'empêcher de se lever trop tôt, j'ai fermé ses volets sans qu'elle le sût. Je suis seul éveillé; il est fort grand matin. Donc, tu vas bien ?

Le bouffe Curti fait cette question avec sa rondeur habituelle; il a l'air d'étouffer, entre chaque phrase, un petit rire involontaire, mais innocent.

— Oui, répond Marcantonio en soupirant. Mais j'ai essayé de me lever, et je n'ai pu réussir. Je suis trop faible.

Le professeur donne ces détails avec l'accent dolent des malades qu'on choie, et son regard lui-même implore la compatissance.

— Et pourquoi vouloir te lever ? lui demande son gendre.

— Mes écoliers.....

— Eh ! il ne t'en reste plus un seul... c'est-à-dire non, tu en as deux de sexe différent, tes petits-enfants. J'ai ta promesse.

— Comment ai-je pu promettre une chose semblable ?

— Qu'importe ? tu l'as promis et il y avait comme témoin Mme Camilla.

Une rougeur fugitive couvre les joues du malade.

— Sais-tu, lui dit son gendre sans malice, j'ai en garde beaucoup de biens à toi que je te remettrai quand tu seras guéri.

— Quels biens ?

— Des lettres adressées à M. *Moi*.

— Eh quoi ! balbutie Marcantonio surpris que l'accent bon enfant de son gendre ne permette même pas l'ombre d'un dépit à son amour-propre chatouilleux.

— Je suis allé à la poste et j'en ai retiré toutes les lettres à cette adresse, et sais-tu ? l'employé m'a demandé si j'étais M. *Moi*. J'ai répondu oui. Il m'a donné vingt-deux lettres. Tu auras de quoi choisir, si tu as encore cette idée.

— Tu croirais ?

— Je ne crois pas; si tu le voulais absolument, tu es bien le maître; mais jusqu'à ce jour-là nous te séquestrons ici.

— Je ne puis pas, dit le malade d'une voix gémissante. Je ne puis pas accepter votre hospitalité.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai été un égoïste, parce que j'ai préféré à ma fille, d'abord mes habitudes, puis ma dignité de père offensé; et parce qu'hier en me reconciliant avec Serafina, je recommençais à lui préférer la paix de ma vieillesse. Vous m'avez offert les loisirs studieux, l'aisance, la paix, ce que vous avez de meilleur, ce qui m'a manqué en partie, et joint à tout cela, l'affection, bonheur que j'ai éloigné, qui m'est revenu, et que j'apprécie plus que tout le reste. Permettez à un égoïste repentant de faire une action généreuse. Je garde votre affection, mais je vous abandonne le reste. Je retournerai chez moi; je prouverai à tous que Marcantonio est un autre homme; je reprendrai la série de mes cours, et mes écoliers apprendront qu'au-dessus de tous les traités de philosophie, il y en a un qu'il faut lire de bonne heure et étudier jusqu'au dernier jour de sa vie.

Le pauvre Marcantonio sourit en disant ces dernières paroles, et il touche plusieurs fois sa poitrine de son index, en regardant son gendre pour l'inviter à deviner.

— Le cœur! dit Iginio Curti.

Mais son beau-père lui fait observer que le cœur n'est qu'une page ou tout au plus un chapitre du grand livre.

— L'amour! reprend le gendre.

Le professeur répond que l'amour est l'essence de la grande doctrine philosophique, et non un livre. Iginio Curti ne dit plus mot; alors Marcantonio ajoute avec une vivacité malicieuse:

— Le livre dans lequel il faut apprendre à lire de bonne heure est un livre fermé qui a pour titre: *Monsieur Moi*.

Oh! comme Iginio Curti rit de bon cœur! Passé son premier étonnement, Marcantonio goûte un plaisir non encore éprouvé, en voyant sa sentence sévère accueillie par cette cordiale hilarité. A la fin, comme Iginio ne cesse pas, Marcantonio fait chorus avec lui.

— Tu enseigneras à tes petits-enfants à lire dans ce grand livre dit le bouffe. C'est entendu.

— Je m'en vais, répond Marcantonio, je te certifie que je m'en vais. Jusqu'à présent j'ai été un grand égoïste, à partir de demain je veux expier ma faute... Je m'en vais.

Et pour le prouver, Marcantonio essaie de se soulever sur son lit; mais il n'y réussit pas, la force lui manque. Le bouffe Curti

ne rit plus, une idée philosophique a traversé son cerveau profane, et tout en couvant des yeux son beau-père afin de l'empêcher de s'en aller comme il est venu, Iginio lui dit :

— Entre les diverses formes que revêt l'égoïsme humain, n'en existe-t-il pas une qu'on pourrait nommer l'égoïsme de l'expiation ?

— Je ne comprends pas, répond Marcantonio.

Il a compris pourtant.

— En renonçant à tes occupations pour venir demeurer avec nous, poursuit son gendre, tu donnes une consolation à Serafina ; tu me fais plaisir à moi qui, que tu l'aies voulu ou non, suis le père de tes petits-enfants, tu rends Faustina heureuse par tes caresses, et plus tard, tu amuseras de même Marcantonio ; mais si tu t'obstinais à dire que tu veux expier, et si tu nous enlevais sous ce prétexte le bonheur que tu peux nous donner à tous, est-ce qu'il ne te semble pas que tu serais un égoïste ?

S. BLANDY.

DE PEMBROKE A LA BAIE D'HUDSON.

III

LE BORGNE DE L'ILE.

Des Hurons il descendit à St-Joseph, près de Québec. Là il fit jouer tous les ressorts pour éloigner les Néphytes de leur bourgade. « L'ennemi de Dieu et des hommes, dit le Père Vimont, se servit à cet effet de l'éloquence d'un misérable borgne, qui ne voit que la moitié de la terre, et rien du tout de la beauté du ciel. » Après avoir donné un festin aux nouveaux chrétiens et leur avoir témoigné une grande amitié, il leur parla en ces termes : « La prière est bonne. Elle est bien un peu rude, notamment touchant le mariage ; mais enfin, quelques uns l'ayant reçue les autres pourraient aussi l'embrasser avec le temps. Pour faciliter l'affaire, pour établir entre nous une plus grande union, vous devez venir habiter dans quelque lieu plus éloigné de Québec, pour mille et mille et une raisons. Les Pères viendront avec nous pour nous instruire, et petit à petit chacun se rendra aux façons de faire des Français. » Quelques jours plus tard, étant monté aux Trois-Rivières, il envoyait inviter les mêmes sauvages de St-Joseph pour aller à la guerre avec eux. « Voici, leur faisait-il dire, une belle fortune pour la prière et la foi que vous avez embrassées. Les Algonquins de l'île et de la petite nation, si vous voulez les accompagner à la guerre, se feront tous baptiser au retour. » Heureusement cette proposition fallacieuse n'eut pas plus d'effet que la première. Jean Baptiste Etineckaouat lui fit réponse : « Votre harangue n'est pas dans son lustre, vous l'avez mise à l'envers. Vous dites : allons à la guerre, et puis nous nous ferons baptiser. Renversez votre parole et dites : Faisons-nous baptiser, et puis allons tous de compagnie à la guerre. Si vous

parliez ainsi, votre discours irait droit, vous ne nous mettriez pas en danger de nous perdre, et Dieu notre père, voyant ses enfants ensemble, aurait de bonnes pensées pour nous.»

Aux Trois-Rivières il tournait en ridicule le baptême et ceux qui le recevaient. La chasse manquait et la famine faisait sentir ses rigueurs. Tessouchat allait criant par les cabanes : « Allez, bonnes vieilles et vous, petits enfants, vous tous qui n'avez pas le moyen de vous procurer à manger, allez-vous en trouver les robes noires et vous faire baptiser. Que les hommes qui vous ressemblent vous suivent. » Le Père de Quen lui rendit le change. Le lendemain, allant appeler les chrétiens à la prière, il cria à son tour à haute voix : « Hommes et femmes qui n'êtes pas baptisés, allez trouver Tessouchat, à tous il vous donnera à manger : c'est lui qui tue les castors et sait bien attraper l'original. » Tessouchat, se sentit offensé ; tout fumant de colère, il vint trouver le sieur Nicolet et le Père Buteux, et se plaignit à eux de l'affront qu'on lui avait fait. « Quand tu renvoyais les femmes et les enfants aux Pères, lui demanda-t-on, pour se faire baptiser afin d'avoir à manger, prétendais-tu mépriser la prière et le baptême. » Non, répondit-il. Eh ! bien, le Père de Quen, en te renvoyant de la même manière les hommes et les femmes, n'a pas voulu t'offenser ; n'es-tu pas capitaine ? » Voyant qu'il perdait son procès, il eut le bon esprit de se taire, et de ne pas pousser plus loin sa plainte et sa poursuite.

Montréal fut fondé au printemps de 1642. La charité et la piété qui régnaient dans la colonie naissante rappelaient les plus beaux jours de la primitive église. On y déployait un grand zèle pour la conversion des sauvages. Dès l'été de cette première année on pressa les Algonquins de s'établir aux environs du fort et d'embrasser la foi ; mais ce ne fut que l'année suivante qu'on put recueillir le fruit de ces pieuses invitations. Le premier qui entra au bercail de l'église, était un neveu de Tessouchat ; il fut baptisé le 7 mars 1643 et prit le nom de Joseph. Ravi de l'accueil qu'il avait reçu des Français, et des douceurs que lui ferait goûter la prière, il désirait beaucoup que son oncle fût informé au plus tôt de son bonheur, et il demandait qu'on lui écrivit de suite aux Trois-Rivières, où il se trouvait. Mais il n'y eut pas besoin de cette démarche de la part des hommes, le ciel lui-même se chargea d'amener Tessouchat. Tout-à-coup mu comme par une inspiration soudaine, il prend le chemin de Ville-Marie, arrive sans y être attendu, va droit au fort, et frappe à la porte de M. de Maisonneuve. « L'unique sujet qui m'anime, dit-il, c'est la prière ; c'est ici que je désire prier, être instruit et baptisé. »

Que si vous ne l'agréez pas je m'en irai aux Hurons, où les robes noires m'enseigneront, comme je l'espère."

M. de Maisonneuve fut touché et ravi de sa résolution. Tessouchat était le plus fameux orateur, le chef le plus influent et l'esprit le plus retors qu'il y eût alors chez les Algonquins ; son exemple pouvait amener un grand nombre d'autres sauvages à l'instruction chrétienne. Le gouverneur lui fit répondre qu'il n'avait que faire d'aller plus loin, qu'il l'assisterait de tout son pouvoir et qu'il l'aimerait comme un frère. Il lui offrait une terre sous la protection du canon du fort, et deux hommes pour lui aider à la défricher.

La grâce, qui dans un instant change les cœurs, transforma entièrement celui du chef sauvage. Il n'eut plus qu'une préoccupation, celle de s'instruire. Il passait des heures entières à écouter le catéchisme sans dire un mot, il se faisait enseigner par tous indifféremment, il récitait son *Pater* avec les vieilles femmes et les enfants.

Le zèle s'empara de son âme et comme autrefois le roi Clovis, il voulut convertir tout son peuple avec lui : « J'ai pris la résolution de me faire chrétien, j'en ai donné ma parole aux Pères. J'ai eu bien tard dans le passé de mépriser la prière, j'espère que Dieu m'aidera à mieux faire dans l'avenir, suivez mon exemple ; » et il passa le reste de la nuit à haranguer les siens et à leur dire des merveilles de la foi.

Le lendemain matin il vint trouver les Pères Du Perron et Poncet, et il leur demanda le baptême avec instance. Les Pères le voyant dans les meilleures dispositions, accédèrent à son désir. Il en fut plein de joie. « Or çà ! dit-il, au Père Du Perron, mène-nous en ta chambre, ma femme et moi, pendant que les autres iront à la messe du P. Poncet, tu nous instruiras de ce que nous devons répondre à la cérémonie. Hâte-toi, car il y en aura jusqu'à la nuit, tous mes gens veulent être baptisés. »

Le baptême eut lieu le neuf de mars. On voulut lui donner une solennité exceptionnelle, parce qu'on en attendait un grand bien pour la gloire de Dieu. M. Paul Chomedey de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie, et Mademoiselle Mance, fondatrice des Sœurs Hospitalières, furent les parrain et marraine du chef Algonquin ; il lui donnèrent le nom de Paul ; sa femme s'appela Madeleine, et elle fut tenue sur les fonts baptismaux par M. de Puiseaux et Madame Madeleine de la Pelterie. Les Français étaient dans l'admiration de voir comme cet homme, autrefois si éloigné de la religion, en ce moment s'estimait si heureux d'être chrétien. Le Père Poncet, dans une allocution pleine d'à-propos,

parla de la grande bonté de Dieu envers ce chef indien ; les larmes qui coulèrent de bien des yeux disaient assez que ses paroles allaient au cœur ; lui-même ne pouvait quasi parler, tant il était ému. Après que les deux néophytes eurent reçu le baptême et la bénédiction nuptiale, M. de Maisonneuve présenta à Paul Tessouchat une belle arquebuse ainsi qu'une provision de poudre et de plomb. Il les fit dîner à sa table avec les Pères ; puis il donna à tous les sauvages présents un grand festin, les français y assistèrent. Il n'est pas possible, remarque un témoin oculaire, d'imaginer une plus grande réjouissance.

Pour bien se rendre compte de cette allégresse publique à l'occasion de cette conversion, il suffit de lire les remarques que faisait dans le temps le Père Du Perron. « L'on a toujours estimé que le gain de cet homme était plus à priser que celui d'un grand nombre d'autres ; jamais on a douté que s'il se convertissait une fois, il ne fit parfaitement bien, vût les grands talents naturels que Dieu lui a donnés. Il a beaucoup retardé la gloire de Dieu, les sauvages prenant exemple sur lui ; mais il y a apparence qu'il le réparera. »

Aussitôt qu'il fut baptisé, on vit paraître en lui les plus grands effets de la grâce. Tessouchat était l'homme du monde le plus superbe. Dieu lui donna la douceur et l'humilité d'un petit enfant, il se faisait instruire avec une simplicité non pareille. Dans son ardeur d'apprendre il trouvait les jours trop courts et il couchait souvent chez les Pères, afin qu'on l'enseignât pendant la soirée ; il passait des nuits entières à prononcer sur ses doigts les mots des prières. Il n'avait pas honte d'assister au catéchisme public et d'y répéter comme un enfant ce qu'il savait du Pater. Il était présent à toutes les cérémonies de l'église, ainsi qu'aux baptêmes de ses gens. Les jours de fête, après vêpres, il venait supplier les Pères de le faire prier et chanter à part.

L'esprit du christianisme pénétrait dans ce cœur longtemps infidèle, et lui faisait expérimenter des douceurs jusque-là inconnues. « Je n'aime plus, disait-il, les cruautés que j'ai exercées envers mes ennemis. Nous avons été touchés, moi et les miens, de la charité de M. de Maisonneuve, de la bienveillance des dames, du bon vouloir de tous les Français. Nous voyons que les Pères nous aiment ; ce qu'ils nous ont dit d'un Dieu plein de miséricorde pour les hommes, nous a ravi ; et ce qui nous a gagné à la religion, c'est la connaissance qu'on a donné de la bonté de Dieu. »

Le zèle pour le salut des âmes s'empara de lui. Il parlait souvent à ses gens d'embrasser la foi, et ses prédications étaient pres-

santes. Lorsqu'ils alléguaient pour prétexte d'éloigner le jour de leur baptême, qu'ils n'étaient pas encore assez instruits, il leur disait : « Croyez mon expérience. Quand vous serez baptisés, vous apprendrez plus en un jour que maintenant en deux semaines. Dieu vous aidera. » Il refusait d'aller à la chasse au loin, malgré les invitations réitérées de quelques-uns des siens. « Si j'y vais, disait-il, les femmes et les enfants voudront m'y suivre. J'aime mieux demeurer ici pour leur donner l'occasion d'être instruits. D'ailleurs il me reste encore bien des choses à apprendre. » Il avait un jeune huron qu'il élevait dans sa cabane. Que ne fit-il pas pour hâter le moment de sa conversion ! Il lui disait tout ce qu'il entendait et tout ce qu'il savait de nos mystères, enfin il n'eût pas de repos qu'il n'eût inspiré à son pupille l'ardeur qui l'animait lui-même, et qu'il ne le vit baptisé.

Souvent, dans les cœurs simples et fidèles, la grâce opère des merveilles qu'ignorent la science et la curiosité mondaine. Tessouchat reconnaissait avec étonnement qu'il y avait au-dedans de lui quelqu'un qui l'instruisait et lui inspirait les meilleures pensées. Toutes les fois qu'il s'éveillait la nuit, il priait pour ses jeunes gens qui étaient à la guerre. Voici en quels termes : « Toi qui as tout fait, aide à nos jeunes gens, défends-les contre nos ennemis. Tu peux tout, donne leur le courage pour vaincre. Nos ennemis ne t'honorent point, abandonne-les pour protéger ceux qui maintenant croient en toi. » Deux ou trois jours après son baptême, se trouvant à la chasse avec son jeune huron, comme il voyait la nuit s'avancer, sans qu'il n'eût encore rien abattu, il se mit à genoux et pria de cette façon : « Toi, Grand Esprit qui connais tout, ne vois tu pas que je ne pourrai rien tuer, si tu ne t'en mêles. Tu peux tout, aide-moi donc. » A l'instant il entend du bruit ; il se lève, et trois orignaux se présentent au bout de son arquebuse.

Cependant je ne veux pas dire que Tessouchat devint de suite un saint à canoniser. Loin de là, même son ardeur pour la religion se ralentit. Il était difficile que le vieil homme en lui, comme en bien d'autres du reste, mourut tout d'un coup. Nous voyons que l'année suivante, en 1644, le gouverneur M. de Montinaguy ne voulut pas d'abord le recevoir dans le fort des Trois-Rivières, parce qu'il avait protégé, au grand scandale des chrétiens, deux apostats de sa nation. Il eut cependant la force de reconnaître sa faute, il se déclara l'ennemi des apostats, et « il fit, dit le Père Vimont, des soumissions assez fâcheuses à un homme de son humeur. » Ce qui prouve que, malgré sa faiblesse, la religion exerçait toujours un grand empire sur son cœur.

Quatre ans plus tard, en 1648, il se trouvait aux Hurons, en la résidence de St-Joseph. Les capitaines du lieu avaient donné ordre à tous les apostats de sortir de la bourgade. Tessouchat dont la pratique du christianisme n'était plus très fervente, fut un peu étonné de ce règlement, il se tenait tout pensif. Un des capitaines Hurons, Noël Négabamat, lui dit : « Il y a de nombreuses années que je te presse de te rendre à Dieu, et d'embrasser pour tout de bon la prière, tu n'as jamais donné de parole assurée; parle maintenant. Car, je te déclare en bonne compagnie, que je ne veux auprès de moi personne qui ne croie fortement en Dieu. Ouvre ta bouche et laisse sortir nettement ce qui est caché dans ton cœur. » Tessouchat, qui avait souvent tonné dans les assemblées de sa nation, comme abasourdi, répondit en hésitant qu'il n'avait point de parole avant que ses gens ne fussent retournés de la guerre. Mais, avant d'avoir recouvré la parole, il recouvra ses pieds, et il s'éloigna d'une résidence où tant de bons exemples faisaient rougir sa tiédeur.

Toutefois Tessouchat n'avait pas éteint tout à fait au fond de son cœur l'étincelle de la foi, seulement elle était cachée sous la cendre; elle se réveilla à la fin de sa vie, plus brillante et plus vivace que jamais. Dieu, toujours plein de miséricorde, surtout envers ceux qui l'ont aimé une fois dans toute la sincérité de leur cœur, lui envoya, pour le purifier, une cruelle maladie de deux ans; ce fut pour lui l'occasion de pratiquer bien des actes de patience et d'humilité; il s'abaissait avec amour sous la main du Seigneur. Il disait souvent au Père qui avait soin de son âme : « Tu me fais plaisir en venant me visiter, approche-toi et dis-moi ce qu'il faut faire pour bien mourir, je t'écouterai volontiers. » D'autres fois, à la vue de la grandeur de Dieu, et de la témérité de ceux qui l'offensent, touché jusqu'au fond du cœur, il disait : « Approche, approche, mon Père, que je te découvre toutes les plaies de mon âme et toutes les malices de mon cœur. Prie celui qui a tout fait, de détourner de mon chemin tous mes péchés, afin qu'en mourant je n'en rencontre pas un seul. » De temps en temps il prenait son crucifix et il le baisait avec tendresse. « C'est en toi seul, disait-il, ô Jésus, que j'ai mis ma confiance. Tu es mort, est-il étonnant que je meure? Et puisque tu es mort pour mes péchés, fais-moi miséricorde, ouvre-moi la porte de ta maison. Je hais cette méchante carcasse, je la quitterai quand tu voudras. » En effet il se détacha entièrement des soins de son corps qu'il avait tant aimé; et il ne se souciait plus de ces petits soulagements qu'on donne aux malades.

Dans les derniers jours de sa maladie, il eut un songe qui le

consola fort. Il se trouva, lui semblait-il, au pied d'une haute montagne dont le sommet se dérobaît à ses yeux. Il entendit une voix qui lui dit à plusieurs reprises : « Monte cette montagne, c'est le chemin que tu dois tenir. » A ces mots, disait-il, je fus saisi de frayeur. Mes forces ne me permettaient pas de grimper sur ce flanc escarpé, entrecoupé de précipices. Comme j'étais dans un grand abattement, j'aperçus une échelle et une bière à mon côté ; il me prit par la main et me fit monter sans beaucoup de peine. Maintenant j'ai une ferme espérance d'arriver au ciel. Cette montagne ne peut signifier autre chose que le paradis, et celui qui m'y conduira par la main, c'est Jésus-Christ, mon sauveur. »

Tessouchât mourut aux Trois-Rivières en 1654. Voici en quels termes solennels le Père Le Mercier annonce la nouvelle de sa mort. « Paul Tessouchat, ce borgne tant fameux, autrefois capitaine des Algonquins de l'Isle, qui a été l'orateur de son siècle en ces contrées, et le mieux disant de son temps, enfin, dis-je, cet homme tout bouffi d'orgueil est mort dans l'humilité chrétienne, donnant sur la fin de sa vie, de grands arguments de son salut. »

Béni soit cette religion divine qui a opéré de si grandes merveilles, qui change les loups en agneaux, qui fait s'épanouir une moisson d'humilité, de zèle, de piété et d'amour, là où ne croissaient auparavant que les ronces de l'orgueil, de l'indifférence, du mépris et de la haine. Elle révèle l'homme à lui-même, assure la dignité de son existence, et prépare le bonheur de son avenir. La philanthropie et les gouvernements, pour l'amélioration des tribus indiennes, ont fait de nobles efforts sans doute ; mais efforts impuissants ou du moins presque nuls, tant qu'ils n'appelleront pas à leur secours la main de la religion qui seule à l'efficacité de pénétrer jusqu'au fond des cœurs et de les transformer.

IV

LA MATTAWAN.

All aboard ! pouf, pouf ! en route pour la Baie d'Hudson. Nous quittons Pembroke, par les chars, jeudi le 12 juin, à 4½ hrs p. m. En ce jour l'église, par tout l'univers, célèbre la grande Fête-Dieu avec ses pompes, ses processions et ses nuages d'encens ; cette fête n'est pas d'obligation dans le vicariat de Pontiac. Pour aller dans des régions lointaines, annoncer la gloire de Dieu et proclamer

l'amour du verbe fait chair, nous ne saurions partir sous de meilleurs auspices. Volontiers nous répétons avec St Thomas : O Dieu de nos autels, éloignez de nous les dangers, donnez-nous le courage, portez-nous secours.

O salutaris hostia,
 Quae caeli paradisi ostium,
 Bella premunt hostilia,
 Da robur, fer auxilium.

La vapeur nous emporte avec la rapidité de l'éclair. Le pays entre Pembroke et Mattawa, distance de 94 milles, ne manque pas de points de vues pittoresques, d'aspects grandioses et sauvages; mais en général la forêt n'est pas très riche, le sol est maigre, sablonneux ou couvert de rochers : la colonisation prendra du temps pour en faire une campagne couverte de moissons. Nous traversons la Petawawe, autrefois si abondante en pins de toute proportion, aujourd'hui grandement épuisée par la hache des chantiers. Puis, pour ne parler que des principales stations, nous passons Chalk River, où la compagnie du Pacifique a fait construire pour ses engins, au milieu d'un désert, un grand hangar demi-circulaire long de 180 pieds, un hotel pour les voyageurs et une dizaine de maisons pour ses employés; Bass lake, petite nappe d'eau claire et noire, entourée de hautes montagnes, d'une apparence vraiment mystérieuse et féérique aux pâles rayons du soleil couchant; Mackey, où l'on voit plusieurs fermes qui paraissent tout-à-fait à l'aise et confortables; Rockliff, où nous saluons, au flanc de la colline, une jolie petite église solitaire, isolée, qui fait briller son clocher et son coq gaulois au milieu de pins odorants qui la pressent et l'étouffent comme dans un demi-cercle trop étroit; Bissett's Creek, petit village que l'on dit être plein d'activité et de mouvement; Deux-Rivières, mission assez ancienne qui possède sa chapelle depuis une douzaine d'années; Klock's Mills, où M. Klock d'Aylmer a bâti tout son village de moulins à scies. Enfin, à 10 h. et 40 minutes p. m., nous arrivons à Mattawan, si vous suivez la prononciation ancienne et véritable, ou d'après la prononciation moderne qui est plus euphonique, à Mattawa.

Mattawan en langue algonquine signifie *rencontre des eaux*; les anciens voyageurs auraient dit : *La Fourche*. C'est un nom qui revient souvent dans le vocabulaire topographique des sauvages, car rien de plus commun que de rencontrer un cours d'eau qui se

jette dans un autre; ainsi s'appelle la rivière qui traverse la colonisation de M. Brassard, en arrière de Joliette.

La Mattawan a sa source dans le lac à la Truite, près du lac Nipissingue; et coulant de l'est à l'ouest, elle vient mêler ses eaux à celles de l'Ottawa, après une course de cinquante milles. Elle roule un volume d'eau assez considérable, disons comme la Lièvre; mais elle est navigable seulement pour les vaisseaux que l'on peut porter à dos d'homme, vû que son cours est interrompu par deux hautes chutes, et une quinzaine de rapides. Généralement, ses rives sont bordées par une muraille de montagnes, et couvertes de forêts de pins altiers, qui fournissent les plus belles pièces de bois de construction aux bourgeois de chantier. En plus d'un endroit cependant, entre autres au lac Talon, les montagnes s'abaissent, et le pays est riche en bois francs de toutes sortes.

La Mattawan était le chemin des Pères Jésuites, se rendant au pays des Hurons. La route était plus longue par la voie du Saint-Laurent, mais elle était plus sûre, se trouvant plus à l'abri des incursions des Iroquois, qui infestaient le grand fleuve; en sus, les rapides, quoique plus nombreux, étaient moins longs et moins pénibles. Les Pères Brebœuf, Lallemand, Jogues et Daniel ont donc frappé ces ondes de leurs avirons, ils ont campé sur ces rivages, leurs pieds ont foulé ces sentiers. C'était aussi le chemin au *pays d'en haut*: que de fois le soir, ces rives ont vu les feux des coureurs des bois! ces forêts et ces montagnes, ont répété leurs chants! Que de fois ces taillis touffus ont caché dans leur ombre et leurs mystères, le sauvage sournois, guettant son ennemi!

Le premier auteur français, qui fasse mention de la Mattawan, est Champlain qui la remonta au mois de Juillet 1615, en se rendant chez les Hurons, pour leur porter secours dans leurs guerres contre les Iroquois. Voici en quels termes il en parle: «Nous laissons icelle rivière (l'Ottawa) qui vient du nord, et est celle par laquelle les sauvages vont au Saguenay, pour traiter des pelleteries pour du pétun. Ce lieu est assez agréable à la vue encore que de peu de support. Continuant notre chemin par terre en laissant la dite rivière des Algonquins, nous passâmes par plusieurs lacs, où les sauvages portent leurs canots jusqu'à ce que nous entrâmes dans le lac des Nipisiérini (lac Nipissingue).» Il est admirable de voir, comme en général les informations de Champlain sont exactes. Ici, il ne se trompe pas sur la beauté sauvage du lieu, sur sa stérilité, sur les portages de la Mattawan, et ce qui est plus extraordinaire, sur la direction, qui ne paraît pas du tout naturelle. En effet à Mattawan, l'Ottawa vient du

nord, mais depuis le lac Témiscamingue jusqu'à quelques lieux de là, il vient du nord-ouest ou à peu près. Par une direction toute contraire depuis ses sources, qui se trouvent au nord de la ville d'Ottawa, près de la hauteur des terres, jusqu'au lac Témiscamingue, il coule du nord-est au sud-ouest. C'est par là que les sauvages allaient rejoindre la tête du St-Maurice, et de là passaient à la rivière Chomouchouan qui va tomber dans le lac St-Jean. Bien difficile était-il aux Iroquois de les atteindre dans les retraites de ces profondeurs reculées. Une chose digne de remarque, c'est que la Chomouchouan, le St Maurice, la Rouge, la Lièvre, la Gatineau, la Coulange, la Keepawa, l'Ottawa sortent toutes d'un même plateau, et forment un réseau de navigation intérieure qui n'est interrompu que par de légers portages. Voilà comment avec un canot d'écorce, une ligne et un fusil, un voyageur aventureux peut visiter toutes les parties de la province de Québec.

Sagard dans la relation de son voyage du pays des Hurons à Québec en 1627, mentionne aussi cette communication entre l'Ottawa et le Saguenay; le fait cependant lui paraît si extraordinaire qu'il n'en peut cacher son étonnement: « Nous fûmes cabaner sur une pointe de terre haute, élevée contre la rivière qui vient du Saguenay et va à Québec, et celle-ci (la Mattawan) qui se rendait et perdait dedans tout de travers. Les Hurons descendent jusqu'ici pour aller au Saguenay, et vont contre-mont l'eau; et néanmoins la rivière du Saguenay qui entre dans la grande rivière du St-Laurent à Tadoussac, a son fil et courant tout contraire, tellement qu'il faut nécessairement que ce soit deux rivières distinctes, et non une seule, puisque toutes se rendent et se perdent dans le même fleuve St-Laurent; il est vrai qu'il y a de la distance, d'un lieu à l'autre; près de 200 lieues, c'est pourquoi je n'assure nullement de rien. »

En 1635 le Père Brehœuf se rendait pour la seconde fois aux Hurons. Déjà il y avait passé les années 1626 et 1627; mais la prise de Québec par Kert avait interrompu les travaux de sa mission, et l'avait fait passer en France. Le Père ne donne pas un journal de ses étapes ni une description précisée des lieux qu'il traverse; mais il énumère les difficultés du voyage en canot d'écorce sur l'Ottawa et la Mattawan, et elles sont les mêmes encore aujourd'hui. La première, ce sont les rapides et les chutes. « J'ai supporté le nombre des portages, et je trouve que nous avons porté trente-cinq fois, et trainé pour le moins cinquante. Je me suis quelque fois mêlé d'aider à mes sauvages; mais le fond de la rivière est de pierres si tranchantes, que je ne pouvais

marcher longtemps, étant nu-pieds. A chaque portage il me fallait faire au moins quatre voyages, les autres n'en faisaient guère moins.» La deuxième difficulté, c'est le jeûne. «Car le manger ordinaire n'est que d'un peu de blé d'inde, cassé assez grossièrement entre deux pierres, et quelquefois tout entier, dans de l'eau pure ; cela n'est pas de grand goût. Quelquefois on a du poisson, mais c'est hasard.» Troisième difficulté, «c'est coucher sur la terre nue ou sur quelque dure roche,» et pendant toute la nuit sentir la puanteur des sauvages. Quatrième difficulté, «marcher dans les eaux, dans les fanges, dans l'obscurité et l'embarras des forêts, où les piqures d'une multitude infinie de moustiques et cousins nous importunent fort.» Cinquième difficulté, ramer tout le jour : «de sorte que je n'avais pas le loisir de réciter mon bréviaire sinon à la couchée, lorsque j'eusse plus besoin de repos que de travail.» Et il ajoute : «Je laisse à part un long et ennuyant silence, où l'on est réduit, j'entends pour les nouveaux qui n'ont quelquefois en leur compagnie personne de leur langue, et ne savent celle des sauvages.»

J'ai remonté en 1881 la Mattawan, en la compagnie de sa grandeur Mgr Duhamel, évêque d'Ottawa. Je puis en conséquence, pour l'avoir vue, donner une description quelque peu détaillée de cette partie de la rivière. Mercredi, 27 juillet, à 8 hrs. a. m., nous partions en long bateau, six rameurs, capitaine à l'avant, gouvernail à l'arrière ; les rames frappent l'eau en cadence en avant et vogue la galère.

A 8½ hrs nous sommes arrêtés à deux milles de Mattawa, à l'endroit appelé McCool Mill. La dame d'un moulin intercepte les billots qui descendent des chantiers, la rivière en est littéralement couverte à une distance d'une dizaine d'arpents. Impossible de s'ouvrir un passage à travers les troncs pressés ; la quille du bateau est trop vieille pour permettre de la trainer sur le dos des billots, et ce navire est trop lourd pour permettre de le porter sur les épaules. Force fut donc à notre équipage de couper des rouleaux dans la forêt, et avec un cri lent et monotone, de rouler le bâtiment à force de bras jusqu'au bout du portage, ce qui ne prend pas moins de trois heures.

A 11½ hrs, notre bateau était de nouveau lancé à flots et remontait à grands coups de rames le lac Champlain. On dit que le fondateur de Québec et le père de la Nouvelle France a hiverné dans ces parages ; en réalité il n'a fait qu'y passer dans les étés de 1615 et 1616. Ce lac peut avoir deux lieues de long, sur huit à dix arpents de large ; les côtes en sont hautes, s'élevant en un

amphithéâtre dont les gradins sont recouverts d'une forêt de pins blancs.

A 2 hrs. nous atteignons trois rapides qui se suivent à une assez petite distance les uns des autres : le rapide des *Epines*, le rapide des *Roses*, (c'est bien le cas de répéter qu'il n'y a pas de roses sans épines) et le rapide du *Bouleau*.

A 3 hrs. nous accostons à l'extrémité du lac *Bouleau*, dans une baie appelée du nom d'un ancien chef sauvage, *Amable Desfonas*.

Deux pics s'avancent en face l'un de l'autre, élancés, pointus, effilés, ne laissant entre eux qu'un étroit chenal d'une trentaine de pieds de large : c'est le passage de *L'Aiguille*.

Les côtes s'élèvent, ce sont de hautes montagnes, la rivière se rétrécit, son lit en devient plus profond, elle s'allonge droit devant nous sur un espace de trois milles : c'est la *Rivière Creuse*.

Entendez-vous mugir le torrent ? voyez-vous cette masse d'eau blanche d'écume, enveloppée de vapeur, qui se précipite de la hauteur de cinquante pieds : c'est la *Chute du gros paresseux*.

Mais, de grâce, quel rapport y a-t-il entre une chute et un paresseux ? d'où vient ce nom bizarre ? Ecoutez la légende, la voici : « Il y a bien des années de ce que je vous parle, nous dit notre capitaine, c'était du temps des voyageurs dans le pays d'en Haut, on passait par la *Mattawan* pour se rendre au lac Supérieur, à la rivière Rouge, au *Rabaska*, aux *Montagnes Rocheuses*. Dans ce temps-là, une troupe de voyageurs arrivée au pied de cette chute, brisèrent leur canot (l'histoire ne dit pas comment), mais si bien brisé qu'il leur fut impossible de le réparer, et ils n'avaient pas sous la main les matériaux nécessaires pour en construire un nouveau ; ils durent descendre à plus de cent milles sur l'*Ottawa* au fort *Coulange*, pour aller chercher une autre embarcation. Ils laissèrent ici un homme pour porter le bagage. Comme vous voyez, le portage n'est pas long, il n'a qu'un arpent, il suffit de monter la côte. Ils furent trois semaines dans leur voyage, et à leur arrivée ils trouvèrent que leur homme n'avait pas fini de transporter ses pièces. Ah ! le gros paresseux ! s'écrièrent-ils tous en chœur, dorénavant ce portage s'appellera le portage du *Gros Paresseux*. » Du portage le nom est passé à la chute. Ce n'est pas plus malin que cela. »

Sagard fait mention de cette chute : « le soir, après un long travail, nous cabanâmes à l'entrée d'un sault, d'où je fus longtemps en doute que voulait dire un grand bruit accompagné d'une grande et obscure fumée qui s'élevait jusques à perte de vue. Je disais, ou qu'il y avait là un village ou que le feu était dans la forêt à une lieue de nous, mais je me trompais en toutes

les deux sortes, car ce grand bruit et ces fumées provenaient d'une chute d'eau de 25 à 30 pieds de haut entre des rochers que nous trouvâmes le lendemain matin. Après ce saut, environ la portée d'une arquebuzade, nous rencontrâmes sur le bord de la même rivière ce puissant rocher, que mes sauvages croyaient avoir été homme mortel comme nous, et puis métamorphosé en cette pierre par la permission et le vouloir du Créateur. A un quart de lieu de là, nous trouvâmes encore une terre haute entremêlée de rochers, plate et unie au-dessus et qui servait comme de haute muraille à cette rivière *Algoumequine*. » C'était la rivière Creuse.

En haut du gros paresseux, les côtes s'abaissent, le pays nous paraît seulement ondulé de coteaux et de collines verdoyantes; nous devons avoir traversé la chaîne des Laurentides, et nous nous trouvons sur les derniers contreforts du versant méridional.

Il nous reste à remonter cinq rapides, le *Petit Paresseux*, les *Mille Roches*, les *Flœurs*, le *Rapide Croche* et la *Course du Cheval*. Nos hommes dans leur galanterie de voyageurs, ne veulent pas nous permettre de mettre pied à terre, nous restons tranquillement assis sur nos sièges, et ils nous remorquent à la cordelle au milieu des courants et des bouillons. Nous voyageons comme autrefois la déesse Cybèle sur un char attelé de huit dauphins.

Il est six heures. Nous entendons de loin le fracas assourdissant d'une chute qui se précipite comme tête baissée dans des espèces de marches naturelles, et nous voyons les flots affolés qui se heurtent, se brisent, et arrivent au bas de l'escalier, à la profondeur de cinquante pieds, réduits en écume et presque en vapeur : c'est la chute *Talon*. Comme au *Gros Paresseux* un autre bateau nous attendait au haut de la chute, sur les bords du lac. Nous y arrivons par un sentier difficile, à travers une nature profondément bouleversée, au milieu de rochers aigus et brisés dont la tête semble être en bas et les pieds en l'air. Sagard appelle cette chute le *Sault des coteaux*, « que les sauvages nomment ainsi dit-il, à cause que les pierres dures y coupent les pieds nus comme des couteaux. »

Notre capitaine pointe la proue du navire, en travers du lac Talon, dans la direction du petit lac Cabaska. Il tombe une pluie froide et fine; à l'abri de nos parapluies, nous nous taisons, et nous pensons. Lac Talon! quelle peut être l'origine de ce nom? vient-il des anciens missionnaires qui l'auraient donné à un lac de l'ouest en souvenir de ce grand intendant qui fit tant progresser les colonies sous le gouvernement de M. de Courcelles?

Pan ! pan ! pan ! un coup de fusil, deux coups de fusil, trois coups de fusil, nous voici rendus au fond du lac Cabaska, à la mission de Ste Philomène, le terme de notre voyage.

Cette mission renfermait déjà plus de quatre-vingts familles, presque toutes canadiennes établies là depuis environ deux ans. La terre est très fertile, on y voit toutes sortes de bois francs, la moisson présente la plus belle apparence. Le fond de terre est un sable jaune mêlé de chaux, recouvert d'une couche de glaise ; le climat, dit-on, est très-favorable à la culture, il faut remarquer que Mattawa est située sur la même latitude que Trois-Rivières, et comme il se trouve plus à l'ouest, la belle saison y commence aussitôt et y finit aussi tard qu'à Montréal. Le pays, sans être plat, n'est pourtant pas montagneux, c'est une contrée dans le genre des cantons de l'est, tout à fait propre à la colonisation.

Ces pauvres gens venaient de bâtir une jolie chapelle de 50 pieds sur 30, couverte en bardeaux ; la petite église se remplit littéralement. Pendant deux jours il y eut messe à différentes heures, confirmation, confession, instructions l'avant-midi, instructions l'après midi. Avant de se séparer d'eux Monseigneur les félicita sur leur empressement à élever une maison pour le culte divin, il espérait qu'avant longtemps ils seraient en état de faire vivre un curé résident. « Défrichez vos terres, ajouta-t-il, que ce soit là le but de tous vos efforts, vous gagnerez plus qu'à travailler au service des étrangers. Reculez la forêt, et bientôt, vous vivrez à l'aise, libre, heureux sur vos propriétés. »

Deux ans plus tard, c'est-à-dire l'été dernier, j'avais le plaisir de répéter la même visite en la compagnie de Mgr N. Z. Lorrain. Cette fois le trajet entre Mattawan et Ste Philomène se fit en deux heures : le vapeur avait remplacé la rame. Je dois dire que, pour jouir des agréments du voyage à travers ces pays de forêts, de rivières, de lacs et de montagnes, vive toujours l'antique bateau ou le léger canot d'écorce. Les chars ont un train d'aller trop régulier, trop prompt et trop monotone ; ils tuent la poésie, les diners sur les cailloux de la grève, les marches au soleil dans des sentiers de chèvre, les nuits à la belle étoile, les courses effrénées au milieu des rapides écumants, les émotions de terreur-sublime, la compagnie des maringouins, et les orages subits qui vous trempent jusqu'aux os. Tout de même quand on est pressé, c'est bien commode.

Lors de la dernière visite, la chapelle nouvellement bâtie, n'avait pu être que couverte ; les fenêtres n'avaient pas encore été percées, et la lumière nous arrivait par les fentes entre les pièces de bois superposées. Depuis, les améliorations avaient marché

rondement. Aujourd'hui la petite église s'énorgueillit d'une voûte cintrée, d'un jubé, de murs blanchis à la chaux, de deux statues presque de grandeur naturelle qui trônent de chaque côté de l'autel, d'un chemin de la croix, d'une cloche dont les tintements argentins portent la joie et la vie aux alentours, d'une sacristie dont l'étage inférieur sert d'école et les mansardes de résidence pour le missionnaire.

Monseigneur donna aux habitants de Ste Philomène des éloges bien mérités pour le zèle qu'ils ont déployé pour la construction et l'entretien de la maison de Dieu. « Vous avez noblement continué, dit-il, la tradition de nos pères qui, en mettant le pied sur la terre du Canada, plantaient une croix, et, avant de se construire des résidences particulières, élevaient une chapelle en l'honneur de leur commune religion. Comme eux, vous avez compris que l'église est une oasis au milieu du désert, la demeure bénie où vous trouvez le repos dans vos travaux pénibles, la consolation dans vos ennuis, le doux souvenir des jours et des lieux de votre enfance.

« Je vous félicite d'avoir choisi l'honorable profession de défricheur, vous avez la meilleure part. La culture du sol a des rendements plus lents peut-être que le travail des chantiers et les salaires du chemin de fer, mais ils sont plus surs. Soyez persévérants, et avant des années vous vous serez créé des *chez vous*. paisibles et confortables, et vous pourrez, sans difficulté, établir vos enfants autour de vous dans la vaste forêt qui nous environne.

« Vous ne sauriez faire trop de sacrifices pour le maintien de vos écoles. Surtout il importe que vos petites filles soient instruites. Plus tard, lorsqu'elles seront devenues mères de familles, si elles savent lire, quand bien même les circonstances les jetteraient au fond des bois, loin des églises, leurs enfants sauront toujours leurs prières et leur catéchisme; le dimanche elles feront à leur famille réunie des pieuses lectures qui remplaceront le sermon du curé, et elles exerceront cette fonction de missionnaires non seulement à l'égard des personnes de leurs maisons, mais encore en faveur des familles moins fortunées de leurs voisinages. Sans doute vous devez faire apprendre l'anglais à vos enfants, c'est la langue des affaires, mais pour cela vous ne devez pas négliger votre propre langue, l'héritage le plus précieux, après la religion, que vous aient légué vos pères. Du reste la religion elle-même s'apprend mieux dans la langue maternelle, dans la langue de la mère, puisque c'est la mère qui enseigne les prières à ses enfants, et qui leur parle le plus souvent de Dieu.»

Je passe sous silence bien d'autres paroles de Sa Grandeur, la visite pastorale ayant dans ces quartiers tout le caractère d'une retraite, tant sous le rapport des instructions que sous le rapport du concours des fidèles et de la fréquentation des sacrements. Il y eut une cérémonie particulière qui intéressa fort ces braves gens, le baptême de leur cloche, avec ses rites nombreux et pleins de significations mystiques. La cloche, pour l'âme chrétienne, est une amie ; ses sons mâles, doux et sonores, par une union intime, une sympathie secrète et un écho mystérieux savent vibrer à l'unisson avec les sentiments de nos cœurs ; selon les circonstances, elle parle joie, tristesse, enthousiasme. Dans cette place nouvelle, cette cloche animera les silences profonds des forêts, au lever de l'aurore comme au crépuscule tombant, le dimanche comme les jours de fête, elle portera sur l'aile des vents aux habitants les plus éloignés, les invitations, les conseils et les ordres de leur mère la sainte église.

Pour le retour nous allâmes prendre les chars au lac Nasbansing, à trois milles de la chapelle. Deux carosses attelés de chevaux fringants traient le parti épiscopal. C'est un plaisir de monter et descendre ces collines composées d'un sol fécond, de voyager à travers cette forêt luxuriante de gros mérisiers et d'érables touffus, de passer en face de ces riantes demeures riches d'enfants, situées au milieu de déserts riches de moissons, de longer le beau lac Nasbansing, qui mesure neuf milles de longueur sur une largeur d'un à deux milles.

Nous montâmes à bord du train à un endroit célèbre, objet de bien des discussions politiques, nommé longtemps avant sa naissance. Callender devait se trouver au nord-est du lac Népissingue, puis au lac des Vases, et le volci rendu à quatre milles du lac Talon. Pourquoi l'a-t-on ainsi promené d'endroit en endroit, le déplaçant au moins d'une vingtaine de milles du lieu probable de son origine ? Il doit y avoir sous roche quelques raisons d'intérêt, je les ignore. Dans tous les cas j'étais curieux de voir cette place de réputation ; j'ai vu d'un côté de la route une maison avec un petit champ de patates, de l'autre un ruisseau boueux, décharge du lac Nasbansing dans le lac Talon, et c'est toute la ville. Certes, si elle fait fortune, elle pourra dire qu'elle est partie de loin. Cependant il ne faut désespérer de rien : qu'était Rome avant Romulus ?

Il paraît que sur les rives de la Mattawan, et au nord du lac Népissingue il ne manque pas de cantons aussi favorables que celui-ci aux travaux de l'agriculture. Ce pays est traversé dans toute son étendue par le chemin de fer du Pacifique qui le met

en communication rapide avec les anciennes places et offre un débouché facile à l'écoulement des produits. On dit que grand nombre de Canadiens, qui travaillent par milliers sur la *ligne*, s'y sont choisis des lots, plusieurs y ont commencé des défrichements. Il serait à souhaiter que l'émigration canadienne se portât en masse vers ces contrées ; nos gens s'y créeraient un avenir plus prompt et plus heureux qu'à l'étranger, et ils ne seraient pas perdus pour l'influence nationale. Il donneraient la main d'un côté aux vieilles populations françaises d'Essex, et de l'autre aux établissements des comtés d'Ottawa et de Pontiac ; et ces paroisses lointaines se tenant par une chaîne et une succession non interrompue, recevraient une communication de vie et d'inspiration du cœur de la Province de Québec. Du reste ces terres nous appartiennent à plus d'un titre : elles ont été découvertes par la hardiesse de nos coureurs de bois, sanctifiées des sueurs et de la parole de nos apôtres, puis arrosées du sang de nos martyrs ; et dans ces derniers temps, il n'y a pas un vallon, pas un ruisseau qui n'ait été parcouru par nos hommes de chantiers, suivis du missionnaire qui leur portait les secours de la religion au milieu de leurs rudes labours.

V

MATTAWA.

La ville de Mattawa est située au confluent de la rivière Mattawan et de l'Ottawa. C'est l'endroit le plus pittoresque du monde avec ses aspects sévères, sombres et grandioses. Au nord reposant sur ses vastes assises, une énorme montagne aux planes gigantesques porte jusque dans la nue son front presque chauve ; au nord-ouest l'œil s'étend un peu plus au loin sur l'Ottawa, apercevant trois ou quatre croupes arrondies, jusqu'à ce qu'un nouveau rideau de montagnes vienne fermer l'horizon ; à l'est, autre montagne ; au sud, une succession de légères collines s'élève par gradins, en amphithéâtre ; et au fond du bassin, au point de jonction des deux rivières, sur une pointe allongée qui n'est autre chose qu'une batture de roches, se dresse fière, coquette, toute neuve, frais blanchie, frais peinturée, la future métropole du Haut de l'Ottawa.

Le terrain ici est littéralement couvert de cailloux roulés dont quelques-uns ont vingt-cinq à trente pieds de tour. Si vous voulez

bâtir, pour asseoir votre maison, vous rangez les cailloux ; si vous voulez cultiver un jardin, pour planter vos choux et vos raves, vous rangez les cailloux ; si vous voulez avoir un chemin carrossable, vous rangez encore les cailloux, et votre voiture roule entre deux haies de cailloux entassés ; les trottoirs reposent solidement sur la tête des cailloux : ce qui n'empêche pas la petite ville de s'accroître rapidement et de prospérer.

Il y a trois ans, Mattawa renfermait à peine 60 maisons, aujourd'hui on y compte 160 jeux. Les résidences sont propres et bien bâties, elles parlent d'aisance et de confortable. Les magasins paraissent bien fournis, les hôtels sont spacieux. Le culte a quatre églises, deux écoles, et un hôpital ; l'Etat a une prison dont la construction a coûté plus de trois mille piastres, et un beau pont sur la Mattawan long d'environ six cents pieds ; le Pacifique a construit la plus grande gare de ces endroits.

J. B. PROULX, P^{TRE}.

(A continuer)

LES FAUX BRILLANTS

(Comédie en cinq Actes et en Vers)

PAR F. G. MARCHAND

ACTE PREMIER *(suite)*

SCENE V

DUMONT, FAQUINO

FAQUINO *(avec fatuité, tendant la main à Dumont)*

Ce cher Dumont ! J'arrive un peu trop par surprise,
Je crois ?

DUMONT *(lui serrant la main)*

Point du tout.

FAQUINO

Et mademoiselle Elise,
Elle est toujours charmante ?

DUMONT

Oh ! mais, très bien, merci.

FAQUINO

Et vous-même ?.....

DUMONT

Toujours alerte !... Et vous aussi ?

FAQUINO

Beaucoup moins bien portant que je puis le paraître ;
Les soucis, les regrets, la fatigue, et peut-être
Un peu d'ennui, voilà les maux dont je me plains.

DUMONT

N'est-il aucun remède à ces profonds chagrins ?

FAQUINO

Quand, dès l'enfance, on a connu des jours prospères,
 Et que, par un concours d'événements contraires,
 Le destin nous conduit au triste isolement
 De l'exil,... ah, croyez que, difficilement,
 L'on supporte, en son cœur, le pénible assemblage
 Des souvenirs chéris, mais... poignants du jeune âge...
 Dépouillé de mes biens, orphelin,..... et soumis,
 Aux sinistres projets de puissants ennemis,
 Je m'éloignai pour fuir leur malice profonde,.....
 Et je traîne depuis mes ennuis par le monde,
 En attendant que Dieu, dans ses sages décrets,
 Brise de ce complot les ténébreux apprêts.....
 Pardon si, captivé par votre amitié franche,
 Mon cœur, pour s'alléger, dans le vôtre s'épanche.
 Vous le voyez, Dumont, je ne vous cache rien.....

DUMONT (*avec conviction*)

Votre candeur exquise, en tout cet entretien,
 Vous dévoile à mes yeux;... votre ton,... votre mine,...
 Tout en vous me révèle une haute origine!.....

FAQUINO (*l'interrompant*)

Assez, mon cher, changeons de propos s'il vous plaît.
 Votre amitié s'égare... (*lorgnant un portrait*)
 Ah, quel est ce portrait ?.....

DUMONT (*attendri*)

Une enfant qui faisait le bonheur de ma vie !

FAQUINO

Douce fleur du printemps !.....

DUMONT

Que le ciel m'a ravie.

FAQUINO

Pour l'élever, mon cher, en un monde meilleur,
 Loin des nombreux assauts de l'humaine douleur !
 (*à part*) Je ne me croyais pas si profond moraliste.

DUMONT (*contemplant le portrait*)

Ce regard !.....

FAQUINO (*à part*)

Sapristi ! Que le bonhomme est triste !

Profitons du moment. (*Il laisse tomber une lettre à ses pieds.*)

(*Haut*) Ah ! Je conçois combien

Votre peine est profonde !... Oui, je le conçois bien ;.....

Mais, pour vous consoler, n'avez-vous pas encore

Près de vous deux enfants belles comme l'aurore,

Qui savent réunir la grâce et le bon ton

Avec la modestie ?

DUMONT

Ah ! que vous êtes bon

D'apprécier ainsi.....

FAQUINO

.....J'apprécie un mérite

Trop apparent, mon cher, pour que..... (*tirant sa montre*)

Mais je vous quitte.

On m'attend..... Je devrais être déjà rendu.....

DUMONT (*lui serrant la main*)

Quoi, si tôt ! Revenez ce soir.

FAQUINO

C'est entendu.

(*A part*) Bonjour, mon tendre ami... J'ai la douce espérance

Qu'avec un tel sujet nous courons bonne chance.

SCENE VI

DUMONT (*seul*)

Cet homme est sans égal ! Quel beau maintien ! Quel cœur !

Quelle distinction ! Quel esprit enchanteur !...

Il suffira qu'ainsi mon frère le connaisse

Pour qu'aussitôt chez lui le soupçon disparaisse...

(*Apercevant la lettre*)

Une lettre ! (*Pouvant*)

Mon Dieu !..... C'est peut-être indiscret

De... pourtant, je lui porte un si grand intérêt !.....

Oui, lisons ! (*il lit, puis*)

Hein !... Comment ?... Un baron ! Des domaines !
 Les titres arrivant par les malles prochaines !.....
 Ah ! je m'en doutais bien !... On ne m'y trompe pas.
 Prévenons tout de suite Elise !... (*appelant*) Nicolas !
 (*Haussant le ton*) Nicolas !... Nicolas !... Mais, c'est intolérable !...
 Nic..... (*voyant accourir Mariane*) Ah !...

SCENE VII

DUMONT, MARIANE.

MARIANE (*à part*)

L'a-t-on mordu ?

DUMONT

Ce valet détestable

Est-il mort ou vivant ?

MARIANE

Vos cris sont assez forts
 Pour tuer les vivants et réveiller les morts !
 Quelque mal vous saisit ?

DUMONT

Silence ! Impertinente !
 Vas ! Cours !... Ah, les voici !

MARIANE

Qu'est-ce qui le tourmente ?

SCENE VIII

LES MEMES, ELISE, CECILE.

DUMONT (*d'un air satisfait*)

Accourez, mes enfants, que je vous fasse part
 D'un grand secret !... J'apprends à l'instant, par hasard,
 Que notre italien, cet homme incomparable,

ELISE (*empressée*)

Eh bien ?

DUMONT

Si distingué,... si... si...

CECILE (*à part*)

Si détestable !

DUMONT (*mystérieusement*)

Est un.....

ELISE (*impatiente*)

Quoi ?

DUMONT

Devinez.

CECILE

Un voleur ?

DUMONT (*sans l'entendre*)

Un baron.

ELISE ET CECILE

Un baron !.....

DUMONT (*avec exaltation*)

Ah ! Cela se lisait sur son front,
 Dans son noble regard, plein d'un charme indicible !
 Mais j'en ai maintenant la preuve.

ELISE (*avec ravissement*)

Est-ce possible !

DUMONT

Là, tout près du fauteuil qu'il venait de quitter,
 Je trouvai cette lettre, et ne pus résister
 A la tentation qui me vint de la lire.

CECILE

Mais.....

DUMONT

Chut ! Ecoutez bien ce qu'elle va nous dire.
 (*Il lit avec emphase*)

« Naples, ce... 18.....

Au baron

Christino Fiorentino Faquino.

Mon cher baron,

J'éprouve un vrai bonheur à vous informer que la cabale de vos ennemis est enfin déjouée. Dans quelques jours, il vous sera permis d'entrer en possession de vos riches domaines. Je vous en

apporterai moi-même les titres par le prochain transatlantique, en même temps qu'une lettre de change qui vous fournira les moyens de figurer à l'étranger d'une manière digne de la noble race des Faquini.....

Votre tout dévoué

« *Le comte Luigi de Montebellicano.* »

Eh bien, n'avons-nous pas droit de nous applaudir ?

ELISE

Ah, ciel ! En y songeant, je sens mon cœur bondir !.....
 Bientôt notre salon deviendra du grand monde
 Le point de ralliement,... et la verve féconde,
 L'éblouissant reflet de tous les beaux esprits,
 Fera de notre cercle un joyeux paradis !...
 On parlera de nous dans toutes les gazettes ;
 Nous aurons pour amis des milords, des poètes ;
 Les gens les mieux posés se montreront jaloux
 De nous faire la cour et d'être admis chez nous !.....

DUMONT

Oui, mon enfant, voilà le brillant avantage
 Qu'offre l'intimité d'un noble personnage !

CECILE (*à part*)

Pauvre sœur !...

DUMONT

Il faudra lui faire bon accueil !

ELISE

Oui, je vous le promets de grand cœur !...

CECILE (*à part*)

Ah ! l'orgueil

Lui fait tourner la tête !

DUMONT (*à Elise*)

...Et tâche de lui plaire.

(*Elise fait un signe d'adhésion*)

MARIANE (*à part*)

Il paraît qu'un baron, c'est une grande affaire !

ELISE

Dieu que je suis heureuse !.....

DUMONT

On le serait à moins.

ELISE

Nos voisins !... Oh ! j'ai hâte, oui, qu'ils soient tous témoins
Des honneurs dont pour nous chacun sera prodigue !...

CECILE

Ma sœur, tu me surprends !

MARIANE (*à part*)

Son bonheur la fatigue.

ELISE (*sans entendre Cécile*)

Avoir un vrai baron tous les jours, près de soi !
Qu'en dites-vous, papa ?

DUMONT

Mais c'est immense !

MARIANE (*à part*)

Moi,

J'ai hâte d'en voir un, franchement.

ELISE

Et l'entendre

Vous dire à chaque instant quelque petit mot tendre !

MARIANE (*à part*)

L'eau m'en vient à la bouche !.....

DUMONT

Oui, c'est délicieux !... (*s'exaltant*)

Ce baron, mon enfant, c'est un don précieux
Que le ciel nous envoie. Avec son alliance
Nous arrivons à tout.

ELISE

Ah ! Quelle providence !

DUMONT

Un baron, songez donc !.....

ELISE

Oui, c'est tout un trésor !

MARIANE (*à part*)

Une trouvaille, enfin, qui vaut son pesant d'or !

ELISE

Je doute, franchement, si j'aurai le courage
D'endurer désormais le vulgaire entourage
Dont nous avons été jusqu'ici fréquentés.....

CECILE (*vivement*)

Quoi ! Nos anciens amis seraient donc supplantés
Par ce baron, suivi de son douteux cortège
De faux ducs, de seigneurs sans domaines...

DUMONT (*furieux*)

.....Abrège !.....

Je ne veux pas qu'ainsi l'on insulte à mon nez
Un illustre étranger.....

ÉLISE

C'est indigne !

DUMONT

Apprenez

Que moi, mademoiselle, oui, moi seul, je suis maître
Du choix de mes amis, et je puis vous promettre
Que, malgré vos « hélas ! » et votre grand courroux,
Notre baron sera le bien-venu chez nous.

ELISE

Et bien plus, moi, je veux qu'ici l'on se dépouille
Du maintien et du ton roturier.

MARIANE (*à part*)

Ça s'embrouille !.....

CECILE

Ma sœur.....

DUMONT

Silence ! Assez de ces honteux débats !

CECILE

Mais, enfin.....

DUMONT

.....Plus un mot !... Je ne te comprends pas !
Ton langage, Cécile, est celui d'une sottise.....
J'en suis exaspéré !.....

MARIANE (*à part*)

Malheur à qui s'y frotte !.....

CECILE

Ainsi, de l'amitié vous briseriez le lien
Pour.....

DUMONT

Assez !.....

CECILE

Permettez.....

DUMONT

Je ne te permets rien,
Et puisqu'à mes désirs tu te montres rebelle,
Retire-toi d'ici !

MARIANE (*à part*)

La pauvre demoiselle !

CECILE

J'obéis, mais.....

DUMONT

.....Encore !

CECILE (*à part en se retirant,*)

Ah, quel aveuglement ! (*Elle sort*)

SCENE IX

DUMONT, ELISE, MARIANE.

DUMONT

Quel ennui !... A-t-on vu pareil entêtement ?
Cette enfant, par ses goûts, déroge à notre race !
Au seul nom du baron, elle fait la grimace
Et préfère à l'honneur de sa noble amitié
L'amitié du commun !.....

ELISE

Oui, c'est une pitié

DUMONT

Hélas!... Mais, grâce à Dieu, ton âme grande et fière,
S'élève en ses instincts au-dessus du vulgaire,
Et me consola des travers de ta sœur.....
Tu jouiras des vœux d'un noble et grand seigneur.

ELISE

Ah, papa ! quand vient-il ?

DUMONT

Ce soir.

ELISE

Oui !

DUMONT

Tiens-toi prête ;

Et, sois belle surtout.

ELISE

Je cours à ma toilette !

(Ils sortent, l'un par la droite, et l'autre par la gauche.)

MARIANE *(seule, riant,)*

Prenez garde en courant de vous rompre le cou,
Tout ce bruit pour un homme, arrivé... Dieu sait d'où.

FIN DU PREMIER ACTE.

LETTRES INÉDITES

DE

OCTAVE CRÉMAZIE.

Les lecteurs de la *Revue Canadienne* qui ont pris de l'intérêt à lire les articles que nous avons publiés en 1881 sur *Crémazie en Exil*, nous saurons gré de leur faire connaître quelques unes de ses lettres restées inédites et qui datent de la même période de sa vie.

Ceux qui ont lu les quelques lettres adressées à sa mère et à ses frères qui se trouvent dans le volume de ses *Œuvres Complètes* ont une idée de celles que nous publions aujourd'hui.

Dans les lettres où il a réuni ses observations et ses vues sur la littérature canadienne, on reconnaît encore l'auteur qui s'adresse à un certain public, qui médite son idée avant de la formuler et qui n'oublie pas le soin de son style. Ici, toute arrière pensée disparaît : l'auteur s'efface entièrement pour ne laisser parler que son cœur. Ce n'est plus que le frère qui écrit en confidence à ses frères, le fils qui s'épanche dans l'intimité avec sa mère. Mais, sous cette forme simple et sans apprêt, on retrouve toujours l'esprit distingué, l'observateur fin et délicat, l'homme qui a passé sa vie dans les hautes sphères de la pensée, qui a réfléchi sur tout, qui connaît aussi bien les hommes que les choses, qui porte un jugement aussi éclairé sur les événements de la France et de l'Europe que sur ceux du Canada.

Deux choses donnent un intérêt particulier aux lettres de Crémazie : d'abord la triste position où il se trouvait, l'exil qui lui pesait continuellement comme un remords, dont la pensée le poursuivait partout et toujours et qui revient presque à chaque page de sa correspondance. Ensuite les rapprochements qu'il fait sans cesse entre le Canada et la France et que lui suggéraient les

événements, les mœurs, les choses ou les scènes dont il était témoin.

A ce point de vue, il est regrettable qu'on n'ait pu faire une plus large part à sa correspondance dans l'édition de ses *Œuvres Complètes*, publiée l'année dernière. Mais, outre que pour cela il aurait fallu dépasser les limites d'un volume, et par conséquent, doubler les frais d'impression, on a craint, avec quelque raison, de faire contraster des lettres familières, écrites au courant de la plume, sans aucune préoccupation littéraire, avec des œuvres poétiques et des écrits en prose d'une valeur indiscutable. Plus d'un lecteur blâmera probablement cette détermination en lisant les lettres qui suivent. Peut-être même accentuerait-il davantage ce blâme, s'il avait sous les yeux toute la suite de la correspondance de Crémazie qui pourrait être intitulée : *Les confessions d'un proscrit*. Elles le sont en réalité ; s'ouvrant à sa mère, à ses deux frères, étant bien sûr qu'ils gardaient pour eux seuls toutes ses confidences, il n'avait aucun secret pour eux. Aussi met-il son âme à nu. N'ayant pas un être vivant autour de lui à qui se confier, c'était un besoin, un soulagement pour lui de tout dire, de leur rendre compte de toutes ses impressions, des moindres événements qui le concernaient. On peut, pour ainsi dire, suivre toutes les pulsations de son cœur dans ces bulletins hebdomadaires, dont le premier date de janvier 1863 et le dernier de février 1879, la semaine qui précéda sa mort.

Dans sa solitude et son isolement, sa correspondance et la lecture des lettres de sa mère et de ses frères, étaient sa suprême consolation. Il le répète à chaque instant dans sa correspondance.

Cette correspondance est nécessairement monotone ; les mêmes situations amènent naturellement la répétition des mêmes pensées, des mêmes réflexions, des mêmes sentiments. Mais elle donne aussi l'occasion d'admirer la richesse de cette nature, et les ressources de son talent. Cette variété infinie de tours et d'expressions pour retracer les mêmes idées et les mêmes impressions en donne la mesure. Cette veine qui coule de source, est intarissable ; l'expression vraie et juste vient se placer sous sa plume comme d'elle-même. On pourrait citer un bon nombre de ses lettres comme des modèles de style épistolaire.

Il n'est guère de page de cette correspondance où ne retentissent un cri de détresse, un soupir vers le pays, un regret de la séparation ; mais ces plaintes sont toujours accompagnées de paroles de résignation qui montrent une âme profondément chrétienne.

Comme tant d'autres, aux jours heureux, il avait cédé aux entraînements, et vécu dans l'indifférence; mais le malheur l'avait ramené à Dieu. Il y avait trouvé la force qui lui avait fait accepter une existence pire que la mort. Il rend compte à sa mère, avec une simplicité d'enfant, du règlement de vie qu'il avait adopté, de ses confessions, de ses communions, des cérémonies religieuses auxquelles il avait assisté, des émotions qu'il en avait éprouvées. L'expression de cette foi si vive et sincère jette un rayon de lumière sur la tristesse de ces pages et relève aux yeux du lecteur celui qui les écrit.

Il est difficile qu'une telle correspondance, faite par un tel esprit, ne soit pas attachante.

On sait que peu de temps après son arrivée en France, une fièvre cérébrale, suite des terribles secousses par lesquelles il avait passé, l'avait conduit aux portes de la mort. Il était à peine rétabli de cette maladie, lorsqu'il écrivit à sa mère, à l'occasion du jour de l'an, la lettre navrante qu'on va lire.

Plusieurs de celles qui suivent n'ont pas besoin de commentaire.

15 Février 1863.

« Ma bonne mère,

« Je vous remercie mille fois pour votre lettre et pour votre bénédiction. Vous me l'aviez déjà donnée au jour de l'an quand vous avez béni mes deux frères. Oh! j'ai bien pleuré ce jour-là. Quand la portière monta dans ma chambre, le matin, pour voir si j'avais besoin de quelque chose, elle me souhaita une bonne année. Dès qu'elle fut partie, j'éclatai en sanglots. Je pensai à vous, à mes frères, et je pleurai toute la journée, sans avoir le courage de manger.

Je vais mieux maintenant. Ma tête est encore bien faible. Hélas! cette pauvre tête, elle a tant souffert depuis quatre ans! c'est un grand bonheur pour moi de voir que mes amis ne m'ont pas oublié.

Soyez donc assez bonne, ma mère, pour remercier de ma part tous ceux qui ont bien voulu prier Dieu pour moi.

26 Mars 1863.

« Ma bonne mère,

« J'ai reçu votre lettre du 27 Février et la lettre de Jacques me remettant £25 qui m'ont fait un grand bien. Car si je n'avais pas reçu d'argent au 1er Avril, il ne me restait plus qu'à m'en aller à l'hôpital pour y mourir. Car mes forces étaient épuisées et avec mes forces mon énergie était disparue. Etant toujours seul, sans

voir une figure de connaissance, sans entendre une voix amie, n'ayant d'autres compagnons que les souvenirs si tristes du passé, et la réalité effrayante du présent, j'avais peur de devenir fou de peine et de douleur. La lettre et la remise de Jacques en me rendant l'espérance m'ont rendu à la vie.

Depuis quatre jours, je suis beaucoup mieux. Je me lève à 10 heures, je vais à la messe de onze heures ; car je suis ici à cinq minutes de l'église. L'après-midi, je vais marcher dans la campagne près de Paris, car je suis trop faible et ma tête est encore trop malade pour me permettre de lire. Je dine à 6 heures et je me couche vers 8 heures. J'espère pouvoir bientôt me confesser et communier.

Adieu ma bonne Mère.

30 Mars 1863.

« Ma chère mère,

« J'ai reçu samedi votre lettre du 12 Mars. Si vous saviez comme je suis heureux quand je reçois vos lettres. C'est ma seule compagnie, je les lis et relis tous les jours.

Vous me recommandez de ne pas avoir d'ami intime. Je ne connais et ne vois personne. Mes seuls amis, ce sont vos lettres. Je suis mieux. Les forces me reviennent. Ma tête seule est toujours rebelle au moindre travail et à la moindre fatigue. Je suis ici dans une bonne chambre, et sous ce rapport je suis aussi bien qu'on peut l'être quand on est loin de sa famille, seul, et sans amis.

Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, je vais bientôt aller à confesse. Dieu est maintenant le seul consolateur qui me reste.

Votre pauvre enfant

4 Mai 1863

« Ma bonne mère,

« Je vous ai écrit la semaine dernière ; aujourd'hui je viens vous dire que je vais toujours de mieux en mieux. Ma tête est à peu près bien. L'appétit commence à me revenir. Tous les ragoûts de Paris ne valent pas pour moi votre bonne soupe et vos bons rôtis. Je donnerais beaucoup pour boire une bonne tasse du café de *chez nous* et manger un morceau de vos patés, mais il n'y faut plus penser.

Mon grand bonheur quand je suis le soir dans ma chambre c'est de fermer les yeux et de me transporter en esprit dans l'office de Jacques où je suis couché sur le sofa, tandis que vous

êtes assise dans la bergère et que Jacques est assis à son bureau en fumant sa pipe.

« Quand on n'a plus la réalité, c'est encore une consolation que de rêver et de chercher à reconstruire dans son imagination les lieux et les personnes que l'on regrette. »

La lettre qui suit est datée de Châteauneuf où Crémazie était venu, d'après l'avis de son médecin, pour rétablir ses forces à l'air vivifiant de la campagne et du printemps. On voit par une lettre précédente qu'il avait d'abord eu la pensée d'aller en Bretagne ; mais, ajoute-t-il, « j'y ai renoncé, car la vie y coûte trop cher. »

Châteauneuf, Loire, 24 Mai 1863.

« Mes chers frères,

« Je vous ai écrit le 20. Depuis je me suis installé. Je suis logé ici chez un vigneron à l'aise qui tient l'hôtel du grand Monarque *sert à boire et à manger, loge à pied et à cheval*. Il s'appelle Deschenaux. Il y a dans ce village un nombre étonnant de noms canadiens. Devant moi est l'enseigne de Joseph Louis, cordonnier. Le plâtrier se nomme Chèvrefils. Le boulangier est un M. Giroux. La maison où je suis logé est comme nos grandes maisons de la campagne. En entrant vous vous croyez chez Mme Gauvin, à Lorette. La grande horloge, les images rouges du Juif-Errant et de Napoléon, de Notre Dame de la Garde, de Fanfau Latulippe décorent les murs comme dans les maisons de nos paysans. La maîtresse de la maison ou, comme on dit ici : la bourgeoise, est une bonne vieille qui ressemble d'une manière étonnante à ma tante Josette. Elle est de petite taille comme elle, et comme elle parle très-doucement. J'ai une bonne chambre. Je suis bien nourri et je bois un bon petit vin qui coûte sept sous la bouteille. Châteauneuf est admirablement situé sur la rive droite de la Loire.

Je vais tous les jours me promener sur la grève où je cause avec les pêcheurs de *Jas* (ce sont des pierres que l'on retire du lit de la rivière pour paver les grandes routes.) Les gens ici sont très hospitaliers.

J'ai déjà fait la connaissance du commandant de la gendarmerie, vieux soldat qui ne jure que par Napoléon ; ainsi que de M. Lubin qui s'occupe de l'histoire ancienne de Châteauneuf et qui a toutes les qualités et les excentricités d'un véritable antiquaire.

L'église est très belle. Elle remonte à plus de cinq cents ans. Aujourd'hui je suis allé à la messe et aux vêpres.

Si la foi se rencontre rarement à Paris, je crois qu'elle s'est bien conservée dans les campagnes de l'Orléanais. Tout le monde, hommes et femmes, chantent à la messe le *Gloria* et le *Credo*. M. de Hautefeuille, chanoine de Mgr Dupanloup, prêche bien. J'ai eu un aussi beau jour de la Pentecôte ici que j'aurais pu l'avoir à Québec. J'espère donc pouvoir passer ici deux mois sans trop m'ennuyer.

L'air de la compagnie me fait du bien et le lait et les bons légumes que je mange raniment mes forces affaiblies. J'ai hâte de recevoir de vos nouvelles. J'en attends demain, car j'ai envoyé ma nouvelle adresse à l'hôtel *Jeanne d'Arc*, afin que l'on m'expédie à Châteauneuf les lettres qui m'arriveront à Paris. Je continuerai maintenant à vous écrire toutes les semaines et j'attendrai aussi, toutes les semaines, vos lettres et celles de mes amis qui veulent bien m'écrire. A la semaine prochaine.

Paris, 30 Avril 1867.

« Mes chers frères,

« Vendredi matin, j'ai reçu vos lettres du 12 courant ainsi que les journaux.

Je vais bien et j'espère qu'avant peu ma tête sera radicalement guérie.

Aujourd'hui vous devez faire vos préparatifs de déménagement. Jacques s'en va dans la rue St-Louis. Joseph retourne à cette bonne vieille côte de Léry que nous avons montée et descendue tant de fois.

Si j'étais la douce hirondelle,
Qui vole en chantant dans les airs,

Je m'envolerais vers le rocher de Québec, afin de voir vos nouvelles demeures. Fasse le ciel que plus tard il me soit donné de les habiter ! Nous avons ici un assez beau temps, bien que la pluie tombe presque chaque matin.

Samedi, j'ai fait une très longue marche. J'ai monté tout le faubourg Saint-Denis ; rendu sur le boulevard extérieur, j'ai traversé cette large voie et je me suis aventuré dans la grande rue de la Chapelle. Après vingt minutes de marche, je me trouvais sur les fortifications. Le soleil était radieux, le gazon était vert. Je me suis donc lancé bravement dans la grande avenue Saint-Ouen qui est bien la route la plus splendide que l'on puisse rencontrer. Du reste, cette voie de communication étant celle par laquelle, avant la révolution, les rois et la cour se rendaient à

Saint-Denis, il est tout naturel qu'elle soit large et ombreuse. En marchant mon petit bonhomme de chemin, je me rappelais que sur ce sol que je foulais aux pieds, les restes mortels de tous les rois de France avaient passé, les uns dans toute la pompe de la majesté royale et au milieu des larmes de tout un peuple, comme ceux de Henri IV ; les autres poursuivis par le mépris et les malédictions de la nation comme ceux de Louis XV, pour aller chercher ce repos qu'ils croyaient être éternel, et que devaient cependant venir troubler les farouches révolutionnaires de 93 qui, eux aussi, ont parcouru cette magnifique avenue de St-Ouen, en chantant la Carmagnole.

Tout en reportant ainsi ma pensée vers ces temps déjà si loin de nous, je marchais, marchais toujours. Je commençais à ressentir un peu de fatigue et j'avais une vague envie de rebrousser chemin, quand tout à coup les tours de Saint-Denis se dressent devant moi. Cette vue me met du cœur aux jambes, et je continue à marcher comme un homme. Un quart d'heure après, j'entrais dans la ville de l'apôtre des Gaules. Je me dirige de suite vers la cathédrale, afin de visiter les tombeaux, mais, bernique ; tout était sans dessus dessous dans l'église. Voici pourquoi : Avant la révolution, les tombeaux des rois de France étaient placés dans le chœur ou dans les chapelles latérales ; mais lorsque les Vandales de 93 eurent violé les tombes royales, on éleva de plusieurs pieds le pavé de l'église et les tombeaux se trouvèrent alors dans une voûte souterraine, comme je les ai vus en 1854. Aujourd'hui on veut rétablir les choses dans l'état où elles étaient avant 1793, et voilà comment il se fait que je suis sorti de la cathédrale, gros Jean comme devant, sans avoir aperçu le moindre bout de sépulture royale.

Pour cette fois, j'avoue que mes jambes commencèrent à faire comme les révolutionnaires, à crier contre le régime qui leur était imposé et à vouloir absolument changer de gouvernement. Prenant en considération qu'elles avaient fonctionné pendant dix kilomètres, [deux lieues et demie,] sans se reposer un instant, moi bon prince, j'ai bien voulu accorder un changement de constitution, et moyennant huit sous, je suis revenu en chemin de fer dans un wagon de troisième classe, ce qui a permis à mes pauvres jambes de se reposer. J'ai dormi comme un roi ; beaucoup mieux que ceux qui dormaient à Saint-Denis dans la journée du premier Août 1793, puisque personne n'est venu troubler mon sommeil.

Dimanche matin, mes jambes, parfaitement reposées, ne faisaient plus entendre le moindre cri révolutionnaire, et si je leur

avais demandé de recommencer la trotte de la veille, je suis sûr que ma proposition aurait été acceptée à l'unanimité, ce qui m'a prouvé qu'en ne surmenant pas sa *poste à patto*, on peut faire tous les jours un bon bout de chemin. Et, passant du petit au grand, j'ai tiré cette conclusion *profondément philosophique*, que si les bons vieux Bourbons avaient un peu plus ménagé la bourse du peuple, ils n'auraient pas attiré sur eux la colère aveugle qui les a poursuivis jusqu'au delà de la tombe.»

Jacques Crémazie avait été la providence de son frère pendant son exil. Son autre frère Joseph qui avait ouvert en 1862 un nouveau commerce de librairie, fut plusieurs années sans pouvoir se relever de la ruine dans laquelle Octave l'avait entraîné. Sans les secours que Jacques ne cessa de lui envoyer avec une générosité intarissable, il serait certainement allé mourir à l'hôpital, ainsi qu'il le dit lui-même ; car le choc terrible que sa constitution avait reçu ne lui permit jamais un travail assidu. Le moindre effort de tête l'accablait et le menaçait d'une nouvelle congestion cérébrale.

C'était également sur les conseils de ce frère qu'Octave se reposait avant de prendre aucune détermination. Heureux s'il avait toujours suivi ses avis ; car Jacques dont la mémoire est restée en vénération à Québec, était, par excellence, l'homme de bon conseil.

Jurisconsulte distingué, professeur de droit à l'Université Laval, *Recorder* de la cité, Jacques Crémazie était reconnu comme l'un des catholiques les plus fervents, et l'un des citoyens les plus charitables de Québec. On n'a pas oublié les services qu'il a rendus à la cause de l'éducation.

Sa santé très-délicate, minée par les chagrins, était une source continuelle d'inquiétudes pour sa famille et surtout pour Octave.

A la première nouvelle de la maladie dont ce frère devait mourir le pauvre exilé fut plongé dans de nouvelles alarmes.

«J'attends avec impatience la prochaine malle d'Amérique, écrivait-il à sa mère le 4 Juin 1872, J'espère que Jacques sera assez bien pour m'écrire un mot. Quand je ne reçois pas de nouvelles de vous, de lui ou de Joseph, je suis toujours inquiet.

«J'ai peur que la maladie de Jacques soit beaucoup plus dangereuse qu'on ne me le dit. Il a toujours eu une grande répugnance à se médicamenter. J'espère qu'à l'avenir, il ne s'exposera plus, faute de soins, à se faire clouer de nouveau au lit.»

30 Juillet 1872.

« Ma bonne mère,

« Votre lettre et celle de Joseph m'annonçant que Jacques est dans un état presque désespéré sont pour moi comme un coup de foudre. Depuis jeudi j'ai perdu tout à fait l'appétit et le sommeil : c'est la douleur la plus cruelle qui ait encore frappé mon cœur. Jacques, ce frère qui n'a cessé de me combler de bienfaits pendant tous les jours de ma vie est très probablement mort au moment où j'écris ces lignes. Cette pensée qui ne me quitte pas un instant, me fait un mal affreux.

Je n'ai personne ici à qui confier ma peine. Comme toujours je suis obligé de dévorer ma douleur en silence.

Vos dernières lettres me faisaient croire que Jacques était en pleine convalescence et qu'il allait partir bientôt pour la campagne. Et voilà que vos dernières nouvelles m'annoncent qu'il est à toute extrémité, car je crois bien que vous ne m'avez pas dit toute la vérité. Il faut bien se résigner à la volonté de Dieu, ma bonne mère. Mais c'est la plus rude et la plus douloureuse épreuve que j'aie encore traversée ; j'ai hâte, mais j'ai peur de lire votre prochaine lettre.

Ma bonne vieille mère, je vous embrasse de toute mon âme.

Votre pauvre et bien malheureux enfant.

6 Août 1872.

« Ma bonne mère,

« Oui, elle est triste, ineffablement triste, la nouvelle que vous m'apprenez. Notre cher Jacques avait déjà rendu son âme à Dieu quand vous m'écriviez qu'il était très dangereusement malade. En me cachant sa mort, vous m'avez permis de croire, pendant une semaine encore, que je n'avais pas perdu celui qui fut mon bienfaiteur pendant tous les jours de ma vie. Aujourd'hui j'ai à pleurer et à pleurer toujours ce noble caractère, cette belle âme qui fut la gloire et la providence de notre famille. Il est mort comme un prédestiné et l'admiration de ses concitoyens veille sur sa tombe. C'est pour moi, dans le malheur irréparable qui nous accable, une grande consolation de voir sa mémoire vénérée par tous ses compatriotes et d'avoir le droit de croire qu'il est maintenant au ciel où Dieu lui a donné la récompense d'une vie d'épreuves et de sacrifices. Le bonheur a rarement souri aux membres de notre famille, et notre cher Jacques a compté peu de jours heureux. Comme tous les grands cœurs, ne pouvant trouver le bonheur pour lui, il a voulu le donner aux

autres, et les journaux ont parfaitement résumé sa vie en deux mots : « *Transiit benefaciendo*. Comme il était bon pour moi ! Pendant les dernières années que j'ai passées dans le commerce, avec quel abandon, avec quelle inépuisable générosité, il mettait toutes ses ressources à notre disposition !

Je garderai toujours présent à ma mémoire le souvenir de la soirée que j'ai passée avec lui, le 10 Novembre 1862, la dernière, hélas ! que j'ai passée au pays. Il m'annonça qu'il fallait absolument partir. Il n'eut que des paroles de bonté paternelle : pas un reproche, pas un mot amer. Avec quelle tristesse il me disait : *J'avais espéré que tu me fermerais les yeux*. Il prévoyait bien, lui, le savant jurisconsulte, que les portes de la patrie allaient se refermer sur moi pour toujours. Le lendemain, le 11 (cette date fatale est aussi celle de sa mort, puisque nous l'avons perdu le 11 Juillet,) il me donna son macfarlan (pardessus) que j'ai encore et que je garderai comme une relique ; et je partis pour l'exil, le cœur brisé, brisé pour toujours, n'ayant plus aucune espérance. Je n'eus pas le courage de vous dire la vérité, ma bonne mère. Pour vous, j'allais seulement à Montréal. Mon pauvre Jacques me dit adieu dans l'entrée de la maison de la Côte de Léry. Il referma la porte sur moi. Le bruit de cette porte, je l'entends encore : il me semble que c'était la barrière éternelle qui devait me séparer de ma famille, qui se refermait sur moi, comme les portes de la prison sur le condamné. Tous ces souvenirs chers et douloureux où je trouve Jacques à chaque pas, se pressent dans mon âme et me rendent inconsolable. Depuis que j'ai reçu votre lettre qui m'annonçait que Jacques était dangereusement malade, je n'ai pas cessé d'avoir le cœur serré et l'âme pleine d'angoisses.

C'est aujourd'hui que je comprends toute l'horreur de l'exil. Que j'aurais voulu être à son lit de mort, et avant de recevoir son dernier soupir, lui demander pardon de toutes les douleurs que je lui ai causées ! Dieu ne m'a pas trouvé digne de cette consolation suprême ! Que sa volonté soit faite ! J'ai donné cinq francs pour des messes pour le repos de l'âme de notre cher Jacques.

Vous devez être bien fatiguée, ma bonne mère, et j'ai bien hâte de recevoir de vos nouvelles, afin d'être rassuré sur votre santé.

Joseph me dit que Jacques ne laisse pas de fortune. Il n'avait que sa maison et quatre cents louis en argent. Vous n'avez donc pas assez pour vous, ma pauvre vieille mère. Joseph me donne le conseil de me trouver un emploi. Il y a longtemps que ce serait

fait, si j'étais bien portant. En ce moment, je suis moins bien, car je traverse une crise douloureuse. Si je ne puis rien trouver à Paris, ce qui est très difficile, quand on n'a pas de cautionnement, j'émigrerai soit au Brésil, soit en Australie. Dans la position que me fait la mort de Jacques, il ne me reste pas d'autre parti à prendre. C'est dans les pays nouveaux que l'on peut avoir encore le plus de chances. Avant d'en venir à cette extrémité, je ferai tout mon possible pour me placer ici.

Je vous embrasse de toute mon âme.

Votre pauvre et bien malheureux enfant.»

Eprouvé par tant de malheurs, Octave Crémazie avait appris à compatir aux douleurs d'autrui. Qui mieux que lui pouvait dire avec l'héroïne de Virgile ?

Haud ignara mali, miseris succurere disco.

La lettre suivante nous en offre un exemple.

13 Août 1873.

Madame et chère parente,

La lettre de Joseph m'apporte une bien triste nouvelle.

Vous avez perdu votre frère X. J'ai gardé de celui que vous pleurez aujourd'hui un excellent souvenir. Quand je l'ai connu, il était l'un des plus charmants garçons que l'on pût voir. Sa belle figure encadrée de cheveux blonds et illuminée par deux grands yeux bleus, est restée gravée dans ma mémoire.

D'une nature très sympathique, il était aimé de tout le monde. Depuis, il a connu comme tant d'autres, ces heures douloureuses de la vie qui sont une si terrible pierre de touche pour notre pauvre humanité.

Votre frère est mort subitement. Ces disparitions soudaines de ceux que nous aimons remplissent l'âme d'une tristesse inquiète.

Dans notre Canada, l'homme peut bien s'égarer dans le chemin difficile de la vie ; mais la foi reste toujours vivace au fond de son cœur. Et si rapide comme la foudre, la mort vient fondre sur lui, ou même si dans un accès de folie passagère, il s'est élancé vers elle, on a toujours le droit d'espérer qu'à ce moment suprême où l'âme quitte sa prison, il aura trouvé un cri de repentir et de prière qui aura désarmé la justice de Dieu. Si votre cher et malheureux frère, entré brusquement dans la mort, n'a pas eu le temps de demander au ministre de la religion le pardon de ses fautes, il nous est permis d'espérer qu'au moment où, à travers le dernier nuage de la vie, il a vu se lever l'aurore de l'éternité,

il aura, lui aussi, jeté son âme à Dieu dans un cri suprême, et que ce cri, répété au ciel par votre sainte mère, lui aura ouvert les portes de la miséricorde divine. Sur sa tombe prématurée, vos larmes et vos prières apporteront le souvenir, cette fleur du cœur, et l'espérance, cette fleur du ciel.

Recevez, madame et chère parente, avec l'expression sincère de ma profonde sympathie pour le malheur qui vous frappe, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.»

O. CRÉMAZIE.

Il serait facile de trouver dans la correspondance inédite de Crémazie, d'autres lettres non moins intéressantes que celles qui précèdent ; mais le choix le plus restreint que nous pourrions faire nous entraînerait au delà des limites d'un article de Revue. Il serait même trop long d'en énumérer les plus remarquables, telles par exemple, que celles écrites par Crémazie à l'occasion de la fête de l'Empereur, celle relative à Jules Favre, celle où il apprécie la Présidence de Thiers etc, etc. Ces lettres trouveront leur place dans quelque étude sur Octave Crémazie.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

LA DAME D'ELLERMORE ⁽¹⁾

(*Suite et fin.*)

IV

Lorsque je me trouvais seul dans la bibliothèque, rendue de plus en plus sombre par la décroissance du jour, je creusai toutes les conséquences que devait produire ce bouleversement soudain, de tous les plans en voie d'exécution ; rien ne pouvait plus être caché à M. Campbell ; mais qui aurait le courage de tout lui dire ? de lui révéler les circonstances et la mort de son fils bien-aimé, et les suites terribles de cette catastrophe ? J'avais une crainte vague de quelque épreuve nouvelle qui nous menaçait ; aussi, lorsque, au bout d'une heure, Charlotte m'apparut comme un fantôme dans la pénombre, je crus qu'elle venait m'apprendre le malheur que je redoutais. Cependant, même dans ces heures terribles, j'étais heureux de sentir qu'elle venait chercher près de moi consolation et appui. Son père, me dit-elle, s'était couché sans rien demander de plus, semblant presque préférer avoir Marguerite près de lui plutôt qu'elle. Il s'était retourné contre le mur, et rien qu'un profond soupir, poussé par lui de temps en temps, prouvait qu'il était réveillé.

« Il ne me semble pas plus malade, disait-elle ; il a supporté cette commotion mieux que je ne pensais, mais comment lui apprendre tout ce qui s'est passé ? Comment lui dire qu'Ellermore est vendu ? »

(1) De la *Revue Britannique*.

En prononçant ces paroles, elle eut un tel accès de désespoir que j'en fus moi-même alarmé. Elle arrêta d'un geste mes remontrances amicales et mes prières, en disant :

« Oh ! laissez-moi pleurer librement. C'est la seule détente qui me soit possible. »

Elle s'éloigna, afin que ses sanglots ne pussent être entendus ; je sortis alors, presque aussi absorbé qu'elle par les anxiétés de l'heure présente. Il faisait obscur, l'air était tiède et calme ; c'était une de ces nuits où la lune, quoique invisible, semble, malgré cela, éclaircir l'ombre épaisse de la voûte céleste. La pluie commença bientôt à tomber ; mais une petite pluie n'était pas faite pour me décider à rebrousser chemin ; elle me calmait plutôt les nerfs. Je me dirigeai vers le lac, sur lequel scintillaient d'innombrables gouttelettes d'eau ; le soir j'évitais toujours, je ne saurais dire pourquoi, la promenade de la Dame ; cette fois, au contraire, je m'aventurai de ce côté, poussé par un invincible besoin de compagnie sympathique. Dans ces dispositions, un bruit de pas me causa une sensation agréable, dépourvue de toute surexcitation. Je n'éprouvais plus qu'une profonde et tendre pitié pour la solitaire gardienne qui, dans sa sollicitude passionnée pour les siens, se révoltait dans un esprit de céleste amour contre la loi de la nature qui la séparait de la vie réelle. Je n'admettais plus que ce fût Charlotte elle-même, mais bien une Charlotte des anciens jours, dévouée comme elle, qui ne pouvait même maintenant se résigner à abandonner à Dieu seul la protection de sa famille. J'étais absorbé par ces pensées, lorsque tout à coup un soupir long, profond, pareil à celui que j'avais entendu une fois avec Charlotte, traversa les airs ; le vent, sans doute ? Je n'avais pas le temps de me perdre en conjectures ; c'était bien un soupir humain, exhalé par une poitrine oppressée. Je me retournai : on était si près de moi ! En effet, me touchant presque, se tenait la même femme grande et svelte que j'avais rencontrée à Ellermore et dans les rues de Londres. Je me sentis un peu ému ; après m'avoir fait un geste de la main, elle se mit à parler très vite, comme si elle craignait que le temps ne lui manquât.

« Je vais partir aussi, dit-elle, oui, oui, il le faut ; ils seront d'ailleurs entre meilleures mains. »

Puis elle tordit les siennes convulsivement, à la façon de Charlotte ; il me sembla qu'elle pleurait. Avant que je pusse prononcer un mot, elle s'écria vivement :

« Je m'étais adressée à vous, parce que vous l'aimez ; mais vous :

n'avez réussi à rien. Sous peu, l'occasion de leur être utile vous sera de nouveau offerte; vous le pourrez, si vous voulez.

— Comment? m'écriai-je. De grâce, dites-moi qui vous êtes, ce que je dois faire, et je vous promets de vous obéir... dites-moi,... » repris-je en allongeant le bras pour toucher ses vêtements.

Mais elle se retira doucement.

« Vous le verrez, continua-t-elle avec une telle précipitation de parole, que le son de sa voix semblait s'affaiblir; il ne tiendra qu'à vous de leur venir en aide, de les tirer de ce mauvais pas. Je n'en puis dire davantage... »

— De grâce, que puis-je faire? m'écriai-je en me plaçant devant elle comme pour lui barrer le passage. Dites-le-moi, au nom du ciel! au nom de Charlotte!»

L'apparition se retira, puis elle revint sur ses pas; elle flottait, incertaine, devant moi, avançant et reculant tour à tour; elle disparut finalement dans l'obscurité, qui n'était pas encore bien noire, murmurant de plus en plus bas :

« Vous pourrez leur venir en aide... les sauver. »

Je n'en pus entendre davantage. Je m'élançai sur les pas du fantôme jusqu'à l'extrémité de l'allée, toujours en quête de l'explication désirée; mais plus j'avais, plus le bruit que j'épiais diminuait d'intensité. Je courais presque, ne sachant plus ce que je faisais, mais déterminé à apprendre ce que je voulais savoir, n'importe à quel prix, n'importe comment. Sans m'en rendre compte, j'atteignis la rive du lac, sur la surface duquel la pluie fine tombait en petits diamants. Tout à coup mon oreille fut frappée par une vibration des plus aiguës, puis par un bruit sourd de pas s'enfonçant sous le sol; après quoi, un silence absolu... plus rien! Mon pied touchait le bord du lac; je ne sais quelle main me retint sur l'abîme, au fond duquel je me sentais irrésistiblement attiré.

Je rentrai au pas de course à la maison, dans un état d'indescriptible agitation, poussé aussi par un ardent désir de savoir enfin quelle chance me devait être offerte. Je répétais non pas une, mais mille fois, avec une sorte d'acharnement fébrile, ces mots : *Il ne tiendra qu'à vous de pouvoir leur être utile.* Je me les redisais encore à moi-même, lorsque Charlotte descendit; son père était endormi; le médecin l'avait trouvé étonnamment mieux, mais il recommandait par-dessus tout de ne rien dire relativement à la vente d'Ellermore.

« Comment faire? Que me conseillez-vous? Mais que dites-vous donc ainsi tout bas, monsieur Temple?

— Je balbutie... je suis la proie d'une obsession...

— Serait-ce le pressentiment de quelque nouveau malheur ? reprit-elle, en me regardant d'un air anxieux ; vous aurez entendu ou vu quelque chose ? »

Sa perspicacité était telle qu'on ne pouvait lui rien dissimuler.

« J'arrive de la promenade de la Dame. »

J'étais dans un état d'agitation qui m'empêchait presque de parler.

Elle attacha alors sur moi un long et profond regard.

« Vous ne voudriez pas me tromper, dit-elle ; non, certainement vous ne le voudriez pas. Le docteur, continua-t-elle, tient avant tout à éloigner mon père d'Ellermore, le plus promptement possible, sans lui laisser soupçonner le vrai motif de cette résolution. »

Ce projet inspirait toujours à Charlotte les mêmes appréhensions mais il n'y avait pas à reculer d'un jour, car même une heure de retard pouvait tout compromettre.

« Il vous sera impossible de lui céler indéfiniment la vérité ; je me demande ce que vous deviendrez, quand elle lui sera révélée. »

Elle joignit de nouveau les mains convulsivement.

« Vous savez, dit-elle, que je ne me suis prêtée qu'à mon corps défendant à cette supercherie, qui tôt ou tard peut lui être fatale. Il n'en faut pas moins obéir à la consigne ; sûrement, je ne consentirais pas à faire ce mensonge, s'il s'agissait de me sauver moi-même ; mais je suis faible, quand il s'agit de mon père, et le docteur prétend le sauver ainsi : Dieu me comprendra. Je commence à voir maintenant, monsieur Temple, que nous avons beau chercher, nous n'en commettons pas moins mille erreurs. Il n'y a que Dieu qui cache le pourquoi et le comment de toutes choses. Il n'y a personne qui ne se trompe ; Dieu seul ne se trompe jamais. »

Elle me quitta sur cette parole, secret de tout calme ici-bas. Le lendemain matin, pour la première fois, elle vint déjeuner avec moi. Son père, me dit-elle, avait passé une bonne nuit et parlé de Colin tendrement et avec résignation ; elle croyait que toute autre préoccupation avait disparu, devant les regrets paternels dont le cœur du malheureux vieillard s'abreuvait. Il paraissait satisfait de rester seul avec Marguerite, à qui on avait de nouveau recommandé de ne pas parler des circonstances tragiques de la mort de Colin. Pendant que nous causions, on apporta le courrier ; Charlotte, pas plus que moi, n'ayant hâte de lire nos lettres, elles

restèrent quelque temps fermées sur la table. Nous étions tête-à-tête. Qui sait si ma jeune hôtesse, dont l'expression était grave et rêveuse, ne se plaisait pas à songer comme moi que cette vie à deux aurait pu être la nôtre ! A cette pensée, je sentis le sang me colorer le visage d'un rose plus vif qu'à l'ordinaire. Il me sembla pour un instant, que l'espérance dont je n'osais pas même me bercer était une réalité.

« Monsieur Temple, reprit Charlotte, après un instant de silence, voici votre courrier. »

Que j'aurais préféré prolonger encore le rêve dont je m'étais bercé ! Il y avait deux plis pour moi ; l'enveloppe de l'un était entourée d'un large bord noir, avec plusieurs adresses raturées dessus ; l'autre, en papier bleu, était évidemment une lettre d'affaires. Je me souviens encore, à l'heure qu'il est, de l'indifférence avec laquelle je déchirai la première. Les différents timbres frappés dessus ne réussirent pas à me faire deviner d'où elle venait. C'était la nouvelle de la mort d'un de mes cousins, arrivée dix jours auparavant ! Je poussai un cri et ouvris la grande enveloppe bleue, la lettre d'affaires : je savais tout ce qu'elle devait m'apprendre ; mais l'opportunité de cette nouvelle était si étrange que je me refusais presque à y croire ! Je bondis de mon siège en m'écriant :

« Il n'y a pas un moment à perdre... je pars... Au nom du ciel arrêtez tout jusqu'au moment de mon retour.

— Qu'est-il arrivé ? de grâce, dites-le-moi... Charles ?... »

Un effroi insurmontable lui envahissait le cœur.

« Rassurez-vous ; il n'est pas question de lui. Vous saurez plus tard les détails de l'affaire qui m'oblige à vous quitter. Tout s'arrangera, pourvu que vous ne terminiez rien avant mon retour. »

Je m'élançai vers la porte, puis je revins sur mes pas ; alors, sans savoir ce que je faisais, je serrai Charlotte contre mon cœur. Je pouvais à peine la voir à travers mes larmes.

« Attendez mon retour, dis-je ; maintenant, je suis en mesure de faire ce qu'elle désire, ce qu'elle attend de moi. »

Je lui pris les mains, que je couvris de baisers ; puis je partis précipitamment, comme un fou.

J'étais à plus d'un kilomètre d'un petit bateau qui mettait Ellermore en communication avec le reste du monde. J'y arrivai comme par enchantement, n'ayant conscience de la distance que je venais de franchir que lorsque je me trouvai mêlé au brouhaha et au brouillard des rues de Glasgow. Au bout de quelques instants (car le temps marchait comme moi), j'arrivai à la maison

d'affaires des Campbell; Charles causait à ce moment avec un étranger pâle de terreur en m'apercevant, il s'élança vers moi en me disant :

« Qu'est-il arrivé ? Mon père ?... »

Moi, hors d'haleine, j'avais peine à articuler un mot.

« Votre père, dis-je tout tremblant, votre père a recouvré toutes ses facultés; vous ne pouvez vous passer de son agrément... il faut tout suspendre. »

Malgré le trouble dans lequel j'étais, je devinais que l'interlocuteur de Charles, sportsman de la tête aux pieds à en juger par son extérieur et son costume, devait être l'acquéreur d'Ellermore. Il ne semblait pas moins récalcitrant que Charles à se prêter à cette injonction. Enfin, lorsque j'eus réussi, moitié par force, moitié par diplomatie, à faire lâcher prise au badaud de sportsman, Charles me déclara ne pouvoir rien comprendre à ma manière d'agir.

« Puisque Ellermore doit être vendu, pourquoi ne pas en finir avec cet acquéreur ? » s'écria-t-il en poussant un soupir à fendre l'âme.

Pour toute réponse, je lui montrai la lettre bleue en disant :

« C'est à moi qu'Ellermore doit être vendu ! »

Charles revint avec moi ce soir-là. En deux mots, il raconta à ses frères le nouveau tour qu'avaient pris les affaires; tous se précipitèrent vers moi en me donnant de cordiales poignées de main. Ils m'auraient, je crois, volontiers embrassé, non pas tant par reconnaissance pour la chose elle-même, que pour le sentiment de générosité qui avait dicté mes actes. Charles, quoique peut-être le plus surexcité, resta très taciturne une partie du chemin; puis, arrivé à un certain point, il me dit :

« Je suis convaincu, mon ami, que, ce que vous faites là, c'est par amour pour Charlotte; hélas! si vous l'emprenez, ce sera encore bien plus cruel pour nous que de vendre Ellermore. »

Que vous dirais-je? Charles se hâta sans doute de mettre sa sœur au courant de la situation. Elle ne tarda pas à venir me trouver; elle était pâle et calme, comme quelqu'un qui accomplit un devoir rigoureux; son regard doux et velouté m'émut jusqu'au fond de l'âme; elle me tendit la main en me disant :

« Monsieur Temple, il m'est impossible de vous taire que si vous avez jamais eu la pensée qu'une femme pourrait un jour récompenser votre noble générosité envers elle et les siens, il n'est pas encore en mon pouvoir de vous dévouer ma vie.

—Je ne vous demande, je ne veux, ripostai-je vivement, d'autre récompense que celle de vous savoir heureuse ici...»

C'est ainsi que glissa comme un souffle et s'enfuit, insaisissable comme l'air, le fantôme de mon bonheur ! Mais cet aveu ne porta atteinte ni à notre amitié ni au charme de nos rapports ; toutes nos peines, tous nos secrets n'en furent pas moins en commun. Qu'y a-t-il dans le mariage de meilleur que cet épanchement ? Rien, sans doute, quoique d'autres espérances réclament souvent quelque chose de plus !

MRS. OLIPHANT (*Longman's Magazine.*)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE : Chemins de fer—Chemins à rails de bois, Beaumont—Chemins laminés—
Rails en fonte et en fer forgé—Première locomotive—Fardier à vapeur de Cugnot—
Séguin : chaudière tubulaire — Stephenson : perfectionnement définitif — La
Fusée—Premier chemin de fer à voyageurs.
Différentes espèces de locomotives—Canaux maritimes : Suez, Panama, Corinthe.
Electricité : Galvani—Volta ; pile voltaïque.
Statistique ; Budget de la ville de Paris—Consommation ; œufs, beurre.

Les locomotives se classent en trois catégories, suivant leur agencement et leur vitesse : les locomotives à *grande vitesse* pour les voyageurs font 25 milles à l'heure, et vont jusqu'à 50 et 60 milles ; les locomotives à *petite vitesse* pour les marchandises ; elles n'atteignent guère que 20 milles et le plus souvent de 12 à 15, et enfin les locomotives mixtes ou à *moyenne vitesse*, qui font de 20 à 30 milles, et qui servent aux deux fins.

Il y a aussi les *locomotives routières* qui sont encore très-peu répandues.

..

A partir de 1830, la construction des chemins de fer prit une activité remarquable. Le premier pour le transport des personnes dans l'ordre des dates, celui de Liverpool à Manchester, fut inauguré le 15 Septembre 1830, et le lendemain, le service régulier commença pour ne plus arrêter. La même année ou l'année suivante, ce fut le tour de la Belgique, puis des Etats-Unis. Enfin le premier service de voyageurs en France commença en 1832 sur le chemin de fer Saint-Etienne à Lyon.

« En 1835, l'utilité de ces voies de communication était encore

si peu appréciée en France, qu'un ministre revenu d'Angleterre où il avait visité le chemin de Liverpool, soutenait à la tribune de la chambre des députés que les voies ferrées n'étaient bonnes qu'à servir de jouets aux curieux d'une capitale. Quelque temps après, un savant, qui jouissait alors d'une grande popularité, prétendait qu'elles ne servaient « qu'à donner des fluxions de poitrine et des catarrhes aux voyageurs saisis par la froide humidité des tunnels. » Un député des Hautes-Alpes, qui ne connaissait probablement que son département, affirmait que le sol de la France était trop accidenté pour permettre leur établissement. Enfin, un ministre des finances, ignorant que le fer est la moindre dépense de leur construction, assurait que le prix de ce métal étant plus élevé en France qu'en Angleterre, serait un obstacle invincible à leur développement. »

*
*
*

Après le canal de Suez commencé le 25 avril 1859 et terminé le 16 avril 1869, le canal de Panama et le canal de l'isthme de Corinthe en Grèce qui se creusent actuellement. Ce dernier qui mesure à peine quatre milles, doit réunir le golfe de Lépante au golfe d'Athènes, ce qui abrègera de beaucoup la route pour les navires entre les ports de France, d'Italie et d'Autriche et ceux du Levant et de la mer Noire, et annulera les dangers de la navigation en doublant le cap Matapan. Ce canal aura cinq cents pieds de largeur et une profondeur de trente environ. Malgré l'opposition constante des Américains, malgré les bruits qu'ils faisaient encore dernièrement courir que le canal de Panama ne serait jamais terminé pour 1888, que les travaux étaient abandonnés sur plusieurs points, que peu d'hommes étaient employés M. de Lesseps tiendra sa promesse, car il n'est pas homme à lancer des promesses en l'air. Il laisse dire les Américains, et en même temps les travaux marchent et sont poussés avec vigueur vers le but final. Au reste, M. de Lesseps a rencontré une opposition semblable et bien plus acharnée de la part des Anglais quand il s'agissait du canal de Suez, et il n'en a pas moins accompli son œuvre immense en dix ans comme il l'avait dit. Il fera de même à Panama malgré les Américains et leur opposition.

Un fait remarquable, c'est que ce sont les Anglais qui ont le plus profité du canal de Suez, comme il est plus que probable que ce seront les Américains qui profiteront le plus du canal de Panama, mais ce n'est pas eux qui ont eu l'audace et le génie

d'entreprendre ces deux œuvres gigantesques. Le génie français était là, personnifié dans M. de Lesseps ! C'en était assez !

* *

Dans mes précédentes correspondances publiées par la *Revue Canadienne*, j'ai parlé de la machine à vapeur, de la révolution immense, radicale, que son invention et ses perfectionnements survenus coup sur coup ont apporté dans l'industrie humaine. L'industrie générale proprement dite, celle qui produit, ou plutôt celle qui extrait du sein de la terre, à des profondeurs incalculables quelquefois, des matières combustibles ou des minerais qu'elle transforme en métaux ; celle qui transforme en objets manufacturés les produits des trois règnes de la nature, le règne végétal, le règne animal et le règne minéral, s'est attribuée la machine fixe et aussi la locomotive dans des cas beaucoup plus restreints.

Cette industrie générale a pu, par ce moyen, pourvoir aux besoins de plus en plus croissants du monde, et qui augmentaient à mesure du progrès et du rapprochement des peuples divers par l'établissement de relations plus rapides et plus suivies entre les centres de production et les centres de consommation.

L'industrie des bateaux à vapeur et celle des chemins de fer, agissant à l'aide de la locomotive, sont venues à propos donner leur appoint à l'industrie générale. Grâce à leur invention, les distances les plus grandes sont quasi annulées ; l'activité humaine a pris un élan extraordinaire dans toutes les branches, les produits généraux peuvent s'échanger d'un bout à l'autre du monde en peu de temps et les peuples les plus divers, autrefois séparés par des obstacles presque infranchissables, sont devenus en correspondance directe et continuelle. Les énormes steamships en fer, surmontant toutes les difficultés que comprenaient autrefois les longues traversées océaniques, font, avec des tonnages de cinq mille tonnes et plus, et en sept ou huit jours, le trajet que les voiliers de mille à douze cents tonnes peuvent à peine franchir en quarante ou cinquante jours, en courant les périls sans nombre d'une navigation en pleine mer pendant un aussi long espace de temps. Ils circulent en tous sens, sur toutes les mers du monde labourant les ondes de sillons dont le réseau paraît inextricable, si l'élément liquide, agité si souvent par les tourmentes effroyables qui soulèvent sa surface, ne se montrait parfaitement indifférent aux faibles raies que tracent sur son niveau mouvant les œuvres les plus grandioses du génie de l'homme. Les eaux

prêtent complaisamment au passage des géants de la navigation le concours de leur surface glissante, mais elles semblent dédaigner d'en conserver la trace. L'homme profite largement de cette espèce de complaisance pour tracer des voies mobiles, instables, mais qui n'atteignent pas moins son but. Sur la terre, sur la partie solide du globe, il a su également trancher la difficulté des distances, mais en traçant des voies immobiles, stables, solides, sûres, qui traversent d'artères innombrables le sol, se croisent et se multiplient incessamment de jour en jour, relient les points les plus éloignés, les plus inaccessibles des continents, franchissant les obstacles à l'aide de travaux d'art dont la hardiesse confond l'imagination. Aux Etats-Unis, les deux grandes artères, le Northern et le Southern Pacifique, qui ont été construites pour relier l'Est à l'Ouest, l'Atlantique au Pacifique, dont les travaux ont dû traverser des espaces immenses, à travers des contrées inhabitées, peu connues, hérissées de montagnes isolées et de chaînes de montagnes dont les sommets se confondent avec les nues, et qu'il a fallu ou tourner ou percer. Le Canada marchant de progrès en progrès, aura bientôt son Pacifique aussi. En Europe, le mont Cenis, le mont Saint-Gothard n'ont pu arrêter le génie de l'homme. La France était séparée de l'Italie par les Alpes, et il fallait relier les deux contrées au réseau général. Pour cela, il était nécessaire de percer le mont Cenis qui est un des chaînons des Alpes. Le total du roc vif à traverser était de près de huit milles.

« On sait que le percement a été fait par les deux extrémités à la fois. De chaque côté, on mina d'abord à la main et l'on avait péniblement foré 25 mètres à Bardonnèche (Italie) et 921 à Modane, France, soit environ un mille en tout, et cela en trente ans, quand les machines perforatrices furent prêtes à fonctionner en 1857. Dès ce moment, on avança avec une grande rapidité. Enfin, le 26 novembre 1870, les deux chantiers se rejoignirent, et les Alpes se trouvèrent définitivement trouées. Ainsi, douze années suffirent pour mener à bonne fin une œuvre gigantesque dont l'accomplissement par les moyens ordinaires en eût exigé au moins une quarantaine.

Le Saint-Gothard, dont le percement donne accès aux chemins de fer Allemands et Suisses sur ceux d'Italie a été entrepris plus tard, mais la construction du tunnel a présenté moins de difficultés, vû les méthodes expérimentées et perfectionnées surtout pour le percement du mont Cenis; ce tunnel a une longueur de dix milles.

Un autre travail bien plus gigantesque, qui n'est encore qu'a

l'état de projet, mais que nous verrons peut-être un jour se réaliser, c'est le tunnel sous la Manche devant joindre la France à l'Angleterre. La distance à percer sous la mer est de plus de vingt milles. Après toutes les merveilles qui se sont accomplies depuis le commencement du siècle nous pouvons nous attendre à tout, même aux choses qui, à première vue, semblent les plus difficiles à réaliser.

En fait de ponts, le travail le plus considérable, qui ait été accompli est le pont Victoria qui traverse le Saint-Laurent à Montréal. Il a une longueur totale de un mille et trois quarts. Le tube métallique a une longueur de un mille et quart et se divise en vingt-cinq travées dont la plus grande a 330 pieds d'ouverture et les autres 242 pieds. Il a été inauguré en 1860 par la Prince de Galles.

*
*
*

Tous les avantages que nous donnait la machine à vapeur permettaient sans doute d'échanger avec une grande rapidité les produits des différentes contrées ou de nous transporter avec facilité et rapidement nous mêmes là où nous sentions le besoin ou la fantaisie d'aller. Une conséquence de ce progrès fut aussi de nous permettre d'expédier prestement nos idées par lettres, qu'il fût question de correspondances d'affaires ou de sentiments : sous ce rapport, l'organisation perfectionnée de plus en plus par les malles postales put bientôt nous donner toute satisfaction désirable.

Cependant, ces correspondances par corps ou par lettres n'étaient pas sans occasionner des retards qui souvent, n'étaient plus en rapport avec les progrès acquis et l'activité fébrile qu'ils avaient engendrés.

Au point de vue où en étaient les choses, il fallait un agent qui pût devancer la rapidité de la vapeur, qui fut la pensée traversant l'espace instantanément pour aller porter à des milliers de lieues, nos sentiments, nos craintes, nos espérances, nos réclamations, nos protestations, nos ordres, enfin, toutes les impressions que nous éprouvons le besoin de communiquer immédiatement à ceux à qui nous avons des rapports et qui sont éloignés de nous, que nous soyons chef d'Etat, ministre industriel, commerçant ou simple particulier.

Après la vapeur qui lance en sifflant, en ronflant, ses tourbillons de fumée vers les cieux, comme le grand ouvrier matériel est venu le grand ouvrier mystérieux qui est comme l'esprit qui

vole, comme l'émanation de l'âme, qui s'en sert pour se transporter aussi rapide que l'éclair, là où il est nécessaire qu'elle prenne une forme tangible par l'expression. L'électricité est devenue désormais comme l'âme du monde, docile aux caprices de la science qui la captive, profitant de ses effets sans parvenir encore à s'expliquer sur son essence. Elle est l'éclair qui éblouit et aveugle; elle est le tonnerre qui foudroie sans pitié et au commandement de l'homme, elle fait le tour de la terre en suivant sans déviation le simple fil de métal qu'il a tendu sur les terres, qu'il a continué, enfermé dans une frêle enveloppe sur les surfaces solides inexplorées qui servent de bases aux masses mouvantes et sans fond des océans. Il a fait plus, il l'a contrainte à transmettre l'expression de sa voix par le téléphone; il réussit à en faire un agent puissant d'éclairage, et il la soumet même à transmettre à des distances considérables les pouvoirs mécaniques dont il dispose dans des lieux où ces pouvoirs lui seraient inutiles c'est-à-dire, la force des chutes d'eau. C'est ainsi qu'un industriel de Grenoble, en France, est parvenu à transmettre au moyen de l'électricité, la force d'un pouvoir d'eau à plusieurs lieues de distance, en réalisant 60 pour cent de la force totale de la chute.

En continuant ce travail, je vais passer en revue les diverses applications de l'électricité, qui prennent chaque jour une extension qui paraît illimitée, si l'on considère les découvertes incessantes qui surgissent continuellement dans son emploi.

* *

Les anciens, plus de six cents ans avant Jésus-Christ, avaient reconnu que l'ambre gris (*electron* en grec) avait la propriété, étant frotté, d'attirer les corps légers placés à peu de distance, de la même manière que l'aimant attire le fer, mais ils n'attachèrent pas plus d'importance à ce fait qu'à un simple accident. Mais à partir du XVII^e siècle surtout, les savants Européens s'occupèrent grandement de cette question de l'électricité, produite par les corps frottés, et qui fut appelée *électricité* statique, parce qu'elle se tient en équilibre à la surface des corps. Vers la fin du XVIII^e siècle, Louis Galvani, professeur d'anatomie à Bologne, Italie, démontra que ce fluide pouvait aussi se développer par contact. Cette électricité fut appelée *dynamique*, ou à courant continu, parce qu'elle est en mouvement le long des corps conducteurs. Ce sont les découvertes de Galvani qui ont servi de point de départ aux applications industrielles de l'électricité.

Les travaux de Galvani ont une telle importance au point de

vue de la production de l'électricité dynamique, qu'il me serait difficile de continuer à traiter le grand sujet qui m'occupe sans chercher à en donner un résumé suffisant pour qu'on puisse en apprécier toute la portée.

Etant à faire des recherches physiologiques sur le système nerveux, il prit, un soir de l'année 1780, une grenouille dont il enleva les membres inférieurs, tout en conservant les nerfs qui les attachaient au corps, et il la déposa par hasard sur la tablette de support de sa machine électrique. Puis il remarqua que chaque fois que l'on approchait le scalpel des nerfs au moment où l'on déchargeait la machine, les muscles de l'animal éprouvaient des contractions violentes; Galvani comprit que ces phénomènes étaient dus à l'électricité.

Plus tard, en 1786, voulant étudier les effets de l'électricité atmosphérique sur les mouvements de la grenouille, il en prépara une, passa un crochet de cuivre à travers la moëlle épinière, et la suspendit à une balustrade en fer. Impatient de ne rien observer après de longues heures, il saisit le crochet et le frotta vivement contre le fer de la balustrade afin d'augmenter le contact des deux métaux. Aussitôt les muscles de la grenouille se contractèrent, ce qui se reproduisit chaque fois que le fer et le cuivre se trouvèrent en contact. Il remarqua les mêmes effets sur des grenouilles, mêmes décapitées depuis plusieurs heures, chaque fois qu'il introduisit deux lames de métaux différents entre un muscle et un nerf, sans l'intervention d'aucune électricité étrangère. Galvani reconnut une grande analogie entre l'électricité et l'agent du phénomène qu'il crut être une électricité particulière, et qui fut appelée *électricité animal galvanisme* ou *électricité galvanique*. Mais en 1799, Volta, professeur de physique à Paris, constata que cette électricité n'avait pas sa source dans le corps de la grenouille, mais provenait de l'action des deux métaux l'un sur l'autre. Il démontra que le contact de deux substances différentes développe de l'électricité chaque fois qu'il y a une action chimique entre elles, l'une des substances se chargeant d'électricité *positive* et l'autre d'électricité *negative* (1) et cette découverte le conduisit à l'invention de la pile qui porte

(1) Pour expliquer les phénomènes électriques, les savants admettent qu'il y a deux électricités de nature diverse, l'une positive, l'autre négative. La combinaison des deux fluides forme l'électricité neutre, et par conséquent inactive par elle-même, qui se rencontre dans tous les corps, et que l'on appelle aussi pour cette raison électricité naturelle. La décomposition de l'électricité naturelle ou neutre par la pile ou par d'autres moyens naturels ou artificiels, donne les éléments positif et négatif.

son nom et qui a immortalisé ce nom à jamais célèbre dans les Annales de la science.

La pile de Volta, si simple dans sa combinaison, si puissante, si énergique, si admirable dans ses effets, n'est qu'une réunion de rondelles métalliques par couples, l'une en zinc et l'autre en cuivre, les couples empilés toujours dans le même sens étant séparés par une rondelle en drap humectée par de l'acide sulfurique étendu d'eau. Chaque couple forme un *élément*. La pile est d'autant plus puissante qu'elle compte d'éléments. La partie de la colonne terminée par une rondelle de cuivre est appelée pôle positif, parce qu'elle dégage l'électricité positive, celle qui est terminée par une rondelle de zinc est appelée pôle négatif par une raison contraire.

OCT. CUISSET.

(A continuer)